France: le Nº 1 fr. 50 Etranger: — 2 fr

# 1 A RIE

# DIRECTEUR HENRI BARBUSSE

Au Sommaire de ce Numéro:

C. CHIL
William Z. FOSTER
Léon MOUSSINAC



N' GUYEN DOC......

PARIJANINE .....

Léon TROTSKY .....

P. VAILLANT-COUTURIER ...

## La Révolution et la Culture

Par LOUNATCHARSKY

Bois gravés de CHANA ORLOFF et de JEAN LEBEDEFF Dessins de MELA MUTTER, LHOTE, R. BAUDE, etc.

**ABONNEMENTS** 

France... I an. 25 fr. 6 mols 13 fr. 3 mois. 7 fr. Etranger. I an 36 fr. 6 mols 20 fr. 3 mois. 11 fr.

SOM	MAIRE =
Vie Intellectuelle.	Traite des muses, par CHIL
Deux bois gravés, par Chana Orloff. 1905. — La grève d'octobre, par Léon TROTSKY. 129	Vie Sociale et Economique.
Poèmes. — I. La Baleinière ; II. Parabole de la	Fac-simile d'une affiche russe de propagande.
jeunesse, par Jean-Richard BLOCH	La révolution et la culture, par LOUNATCHARSKY 143
Dessin de Mela Muter. Dessin de Lhote.	Le passé et l'avenir du mouvement travailliste aux
Naissance pratique du cinéma. — VI. Les exploi-	Etats-Unis, par William-Z. FOSTER
tants, par Léon MOUSSINAC	Vie Politique.
Lectures et débats. — Un document, par PARIJA-	Tribune orientale : Le paupérisme rural au Tonkin,
NINE 140 Trains rouges, par Paul VAILLANT-COUTURIER. 141	par N'GUYEN DOC 149
Bois gravé, par Lébédeff.	Les Intérêts et la Sottise

# Sixième Liste de Souscription

Somme recueillie : 274 fr. 75 Abonnements à servir : 10

Nous continuons à recueillir des abonnements gratuits pour l'étranger. Le total atteint dépasse déjà 140. Au nom de nos amis d'Allemagne et de Russie qui peuvent maintenant lire « Clarté », nous remercions tous les souscripteurs.

Genin	5	* >>
Riboulet	5	*
Bourquin	8	15
Chauvin	7	70
Jacou	15	>>
Vilain	5	*
Bourquin	9	90
Raffard	5	>>
Joccotton	5	>>
Peuz	3	>>
Cazaux	5	>>
Neumans	25	>>
Brigot	25	*
Troutot	25	>>
Eurico-Terni	25	>>
Terni	36	>>
Jacou	15	>>
Missonne	25	>>
Bureau	25	>>
T		
Total		
Listes précédentes	3.315	15
Total	3.589	90

Abonnements à servir : 143

# Le 1er Février les Éditions "Clarté" mettent en vente

UN LIVRE DE POÈMES :

# Trains Rouges

par Paul VAILLANT-COUTURIER

Franco 4 fr. 50

UN ROMAN

# Ames Rustiques

par Henri MIRABEL

Franco 5 francs

#### UNE BROCHURE DE DOCUMENTATION:

A propos du débat de la Chambre sur les Responsabilités de la Guerre

MM. VIVIANI & POINCARÉ FONT FI DE LA VÉRITÉ
64 pages, franco 1 fr. 50

LES TROIS VOLUMES ENSEMBLE FRANCO 10 FRANCS

# Achetez à CLARTÉ son Stylo

Modèle Safety à plume rentrante en or contrôlé 18 carats, fonctionnement garanti, tout modèle ne donnant pas satisfaction est échangé gratuitement.

—:—

Y compris écrin, compte-gouttes et agrafe

—:—

A nos Bureaux 25 fr. Franco 25 fr. 50

Sa reliure mobile "CLIO" pour 26 numéros de la Revue A nos Bureaux 9 fr. Franco 10 fr.

Une simple agrafe suffit à placer ou enlever le numéro

Adresser les commandes à CLARTÉ -

16, rue Jacques Callot. - PARIS (6°)
CHÉQUES POSTAUX PARIS 330-80

## La Vie Intellectuelle

#### 1905

## La Grève d'Octobre

par Léon TROTSKY

On vient d'étudier en Russie soviétique un nouveau volume de Trotsky, consacré à la Révolution de 1905. Nous offrons à nos lecteurs un chapitre de ce livre La grève d'octobre marque le moment culminant de la première révolution russe. Le prolétariat arrache à l'autocratie le « Manifeste » de la Constitution qui, s'il n'a aucune valeur pratique, donne du moins au prolétariat la conscience de sa force, pour la première fois irrésistible. Ce chapitre est une leçon de grève générale, écrite au plus fort des événs ments. C'est une évocation de l'enthousiasme révolutionnaire, une évocation lyrique, mais exacte et précise.

— Ainsi vous pensez que la révolution s'avance?

— Elle avance!
(Novoïé Vrémia, 5 mai 1905.)

— La voici!
(Novoïé Vrémia, 14 octobre 1905.)

P

Des assemblées populaires absolument libres dans lon murs des universités alors que, dans la rue, c'est le règn. illimité de 1 répov, voilà un des paradoxes les plus éton. nants du développement politique et révolutionnaire pen cant l'automne de 1905. Un vieil homme ignorant, le général Glazov, qui fut nommé, on ne sait pourquoi, mi ristre de l'instruction publique, créa sans s'en douter, des asiles où la paroie avait toute sa liberté. Le corps libéral des professeurs élevait des protestations : l'université appartient à la science ; les gens de la rue n'ont rien à faire dans une académie. Le prince Serge Troubetskoi mourut avec cette vérité sur les lèvres. Mais la porte de l'univeisité resta largement ouverte pendant quelques semaines. « Le peuple » emplissait les corridors, les amphithéâtres et les salles. Les ouvriers venaient directement de la fabrique à l'université. Les autorités avaient perdu la tête. Elles pouvaient arrêter, touler aux pieds et tusiller les ouvriers tant que ceux-ci se trouvaient dans la rue ou dans leurs logements. Mais à peine l'ouvrier avait-il passé le seuu de l'université que sa personne devenait inviolable. Ainsi, l'on offrait aux masses une leçon d'expérience qui leur démontrait les avantages du droit constitutionnel sur le droit autocratique.

Le 30 septembre eurent lieu les premiers meetings populaires dans les universités de Pétersbourg et de Kiev. L'agence télégraphique dépeint avec horreur le public qui s'était amassé dans la salle des fêtes de l'université de Saint-Vladimir. D'après les télégrammes, on voyait dans cette foule, outre les étudiants, une multitude « de personnes des deux sexes venues du dehors, des élèves de l'enseignement secondaire, des adolescents des écoles privées, des ouvriers, un ramassis de gens de toute espèce et de va-nu-pieds ».

La parole révolutionnaire était sortie des souterrains et retentissait dans les salles de conférences, dans les corridors et les cours de l'université. La masse s'imprégnait avec avidité des devises de la révolution, si belles en leur simplicité. Une foule non organisée, rassemblée par hasard, qui, pour les imbéciles de la bureaucratie et les aventuriers du journalisme réactionnaire, n'était qu'un « ramassis de gens de toute espèce », manifestait une discipline morale et un instinct politique qui arrachèrent des cris d'admiration même aux publicistes bourgeois.

« Savez-vous ce qui m'a le plus frappé au meeting de l'université? — écrivait un chroniqueur du journal « Rouss » (La Russie). — C'est l'ordre merveilleux,



sion dans la salle des séances et j'allai rôder dans le corridor. Tous les amphithéâtres qui donnaient sur le corridor étaient pleins de monde ; on y tenait des meetings particuliers, par fractions. Le couloir lui-même était bondé, la foule allait et venait. Certains étaient assis sur les reborde des fenêtres, sur les bancs, sur les coffres. On fumait. On causait à mi-voix. On aurait cru assister à un « rout », mais l'assemblée était plus nombreuse et plus sérieuse que dans les réceptions habituelles. Et cependant, c'était là le peuple, le vrai peuple, le peuple aux mains rouges et toutes crevassées par le travail, au visage terreux comme l'ont les gens qui passent leur vie dans des locaux fermés et malsains. Et tous les yeux brillaient, enfoncés dans les or-

bites... Pour ces hommes de petite taille, maigres, mal

nourris, qui étaient venus de la fabrique ou de l'usine, de l'atelier où l'on trempe le fer, où l'on coule la fonte, où l'on suffoque de chaleur et de fumée, pour tout ce monde - l'université était un temple, aux hautes murailles, aux larges espaces, où la couleur blanche étincelait. Et toute parole que l'on prononçait ici avait les accents d'une prière... La curiosité éveillée, comme une éponge, absorbe toute (?) doctrine ».

Non, cette foule inspirée n'absorbait pas en elle toute doctrine. Nous aurions voulu voir prendre la parole devant elle ces gaillards de la réaction qui prétendent qu'entre les partis extrémistes et la masse, il n'y a point de solidarité. Ils n'osèrent point. Ils restèrent confinés dans leurs tanières, attendant un répit pour calomnier le passé. Mais non seulement ils s'abstinrent : les politiciens et les orateurs du libéralisme ne se montrèrent pas davantage devant cet immense et mouvant auditoire. Les orateurs de la révolution régnaient ici sans partage. La socialdémocratie assemblait les innombrables atomes du peuple par la fusion vivante, par la conjonction indestructible des idées politiques. Elle traduisait les grandes passions sociales des masses dans le langage achevé des devises révolutionnaires. La foule qui sortait de l'université ne ressemblait plus à celle qui y était entrée... Des meetings avaient lieu chaque jour. Parmi les ouvriers, les esprits s'exaltaient de plus en plus, mais le parti ne lançait aucun appel. On comptait faire une manifestation générale beaucoup plus tard, - pour l'anniversaire du 9 janvier et pour la convocation de la Douma d'Etat qui devait s'assembler le 10. Le syndicat des cheminots menaçait d'arrêter au passage les députés réactionnaires qui voudraient se rendre à Pétersbourg. Mais les événements se précipitèrent et devancèrent toute prévision.

Le 19 septembre, les compositeurs de l'imprimerie Sytine, à Moscou, se mirent en grève. Ils exigeaient une diminution des heures de travail et une augmentation du salaire aux pièces basé sur 1.000 caractères, y compris les signes de ponctuation : ce petit événement n'eut d'autre résultat, ni plus ni moins, que d'ouvrir la grève générale politique de toute la Russie ; on commençait par des signes de ponctuation et l'on devait, en fin de compte, jeter à bas l'absolutisme.

La grève de chez Sytine fut mise à profit, comme s'en plaint dans son rapport le département de la police, par une association non autorisée qui s'intitulait : « Union des ouvriers typo-lithographes de Moscou ». Dans la soirée du 24, 50 imprimeries étaient déjà en grève. Le 25 septembre, dans une réunion autorisée par le gradonatchalnik (préfet de police de la ville), on élabora un programme de revendications. Le gradonatchalnik attribua ce programme à « l'arbitraire du Conseil (Soviet) des députés des typographes » et, au nom de « l'indépendance » individuelle des ouvriers, que menaçait la volonté prolétarienne, ce satrape essaya d'écraser la grève par les grands moyens.

Mais le mouvement qui avait commencé pour une question de ponctuation gagnait déjà les autres branches de l'industrie. Les boulangers de Moscou lâchèrent le pétrin et s'entêtèrent dans leur résistance à tel point que deux escadrons (sotnias) du 1er régiment de cosaques du Don furent obligés, avec la bravoure aventureuse qui caractérise cette arme insigne, de prendre d'assaut la boulangerie Philippov. Le 1er octobre, on télégraphiait de Mosccu que la grève était à son déclin dans les fabriques et les usines. Mais ce n'était qu'une relâche.

Le 2 octobre, les compositeurs des imprimeries de

Pétersbourg décidèrent de prouver leur solidarité avec les camarades de Moscou par une grève de trois jours. On télégraphie de Moscou que « la grève continue » dans les usines. Il n'y eut point de désordres dans les rues : le meilleur allié de la police fut, en cette occasion, une pluie torrentielle.

Les chemins de fer qui devaient jouer un rôle si considérable dans la lutte d'octobre ,donnent alors un premier avertissement. Le 30 septembre, on commença à s'agiter dans les ateliers des lignes de Koursk et de Kazan. Ces deux voies étaient disposées à ouvrir la campagne pour le 1er octobre. Le syndicat les retint. Se fondant sur l'expérience des grèves d'embranchements de février, avril et juillet, il préparait la grève générale des chemins de fer pour l'époque de la convocation de la Douma ; dans le moment donné, il s'opposait à toute action séparée. Mais la fermentation ne s'apaisait pas. Le 20 septembre, s'était ouverte à Pétersbourg la « Conférence » officielle des députés cheminots au sujet des caisses de retraite. La Conférence prit sur elle d'élargir ses pouvoirs et, aux applaudissements du monde des cheminots, se transforma en un congrès indépendant, syndical et politique. Des adresses de félicitations furent envoyées au congrès de toutes parts. L'agitation croissait. L'idée d'une grève générale immédiate sur les chemins de fer commençait à se faire jour dans le rayon de Moscou.

Le 3 octobre, le téléphone nous annonce de Moscou que la grève dans les fabriques et les usines diminue peu à peu. Sur la ligne de Moscou-Brest, où les ateliers avaient cessé le travail, on remarque un mouvement en faveur de la reprise.

La grève n'était pas encore décidée. Elle réfléchissait,

elle hésitait.

L'assemblée des députés ouvriers des corporations de l'imprimerie, de la mécanique, de la menuiserie, du tabac et d'autres, adopta la résolution de constituer un conseil (soviet) général des ouvriers de Moscou.

Dans les journées qui suivirent, tout sembla marcher vers l'apaisement. La grève de Riga était terminée. Le 4 et le 5, les travaux reprirent dans toutes les imprimeries de Moscou. Les journaux sortirent. Un jour plus tard apparaissaient les périodiques de Saratov après un arrêt d'une semaine : rien donc ne semblait annoncer les évé-

Au meeting universitaire de Pétersbourg, le 5, une résolution invite les ouvriers à cesser les grèves « par esprit de solidarité » à une date fixée. Dès le 6 octobre, les compositeurs de Moscou reviennent à leurs case; après une manifestation de trois jours. A la même date, le gradonatchalnik de Pétersbourg annonce que l'ordre règne sur la route de Schlüsselburg et que les travaux. interrompus par les injonctions venues de Moscou, ont repris partout. Le 7, la moitié des ouvriers de l'usine des constructions navales de la Néva rentraient dans leurs chantiers. Dans le faubourg de la Néva, toutes les usines travaillaient, à l'exception de celle d'Oboukhov qui avait déclaré la grève politique jusqu'au 10 octobre.

Evidemment, les journées allaient reprendre leur train coutumier, - leur train révolutionnaire bien entendu. Il semblait que la grève eût voulu faire quelques expériences au petit bonheur pour les abandonner ensuite et s'en aller... Mais ce n'était qu'une apparence.

En réalité, la grève allait se déployer dans toute son ampleur. Elle résolut d'accomplir son œuvre dans le plus court délai et elle s'attaqua du premier coup aux chemins

En raison de l'effervescence qui se faisait sentir sur toutes les lignes, particulièrement dans le rayon de Moscou, le bureau central du syndicat des cheminots décida de déclarer la grève générale. On ne se proposait d'ailleurs que de faire l'épreuve d'une mobilisation de toutes les forces disponibles : la bataille était toujours remise au mois de janvier.

Le 7 octobre fut une journée décisive. « Le cœur eut des spasmes, - écrivait le « Novoïé Vrémia » : - les locomotives sur les chemins de fer de Moscou s'éteignaient les unes après les autres. Moscou était isolée du pays. Le télégraphe lancait des dépêches d'alarme : Nijni-Novgorod, Arzamas, Kachira. Riazan, Venev, les unes après les autres ou bien ensemble, se plaignaient d'avoir été trahies par les chemins de fer.

Le 7, la ligne de Moscou-Kazan se mit en grève. A Niini-Novgorod, l'embranchement de Romodanovo cessa aussi le travail. Le lendemain. la grève s'étendit aux lignes de Moscou-Yaroslavl, Moscou-Nijni et Moscou-Koursk. Mais les autres centres ne répondirent pas du premier coup à l'appel.

N° 30.

Le 8 octobre, à la conférence des cheminots du rayon de Pétersbourg, on résolut de s'occuper immédiatement de l'organisation d'un syndicat pan-russe des chemins de fer, dont la création avait été décidée au congrès d'avril à Moscou : et cela, pour présenter ensuite un ultimatum au gouvernement et soutenir les revendications par une grève de tous les réseaux. On ne parlait donc de grève que pour un avenir indéterminé.

Le 9 octobre s'arrêtèrent les convois de Moscou-Kiev-Voronèie, de Moscou-Brest et d'autres directions. La grève domine la situation et, se sentant sur un terrain sûr, elle abroge toutes les décisions qui ont été prises iusque là par esprit de modération, ou bien pour attendre,

cu bien pour entraver le mouvement.

Le 9 octobre également, dans une séance extraordinaire du congrès des délégués cheminots à Pétersbourg, on formule et on expédie immédiatement par télégraphe sur toutes les lignes les devises de la grève des chemins de fer : la journée de huit heures, les libertés civiques, l'amnistie, l'Assemblée constituante.

La grève étend maintenant une main dominatrice sur toute l'étendue du pays. Elle se défait de toutes ses hésitations. A mesure que le nombre des grévistes augmente. leur assurance devient plus grande. Au-dessus des besoins économiques des professions s'élèvent les revendications révolutionnaires de la classe. En se détachant des cadres corporatifs et locaux, elle commence à sentir qu'elle est, elle-même, la révolution, - et cela lui donne une audace inouïe.

Elle court sur les rails et, d'un geste autoritaire, ferme la route derrière elle. Elle prévient de son passage par le fil télégraphique du chemin de fer. « La grève ! faites la grève ! » - crie-t-elle dans toutes les directions. Le 9, les journaux annoncaient à toute la Russie que. sur la route de Kazan, on avait arrêté un certain Bednov, électro-technicien, qui était chargé de proclamations. Ainsi, ils espéraient encore arrêter la grève en confisquant un paouet de proclamations. Les insensés ! Elle marchait...

Elle poursuit un plan colossal : - elle veut arrêter la vie industrielle et commerciale dans tout le pays. - et elle n'omet aucun détail. Quand le télégraphe refuse de la servir, avec une résolution toute militaire, elle coupe le fil ou bien renverse les poteaux. Elle arrête les locomotives inquiètes et en lâche la vapeur. Elle arrête également les stations d'électricité, ou bien, si cela présente des difficultés, elle détruit les câbles et plonge les gares dans la nuit Lorsqu'une opposition tenace gêne ses desseins, elle n'hésite pas à arracher les rails, à démolir un sémaphore, à jeter sur le flanc une locomotive, à obstruer la voie, à mettre des wagons en travers d'un pont. Elle pénètre dans l'élévateur et arrête le fonctionnement de la machine. Elle retient les trains de marchandises là où elle les trouve: quant aux convois de voyageurs, elle les mène jusqu'à la gare la plus voisine ou jusqu'à destination, s'il y a lieu.

Elle ne déroge à son vœu de chômage que pour mieux atteindre ses fins. Elle ouvre une typographie quand elle a besoin de publier les bulletins de la révolution. elle se sert du télégraphe pour envoyer ses instructions, elle laisse passer les trains qui conduisent les délégués des grévistes.

Pour tout le reste, elle ne fait aucune exception : elle ferme les usines, les pharmacies, les boutiques, les tribu-

Parfois, son attention se lasse, sa surveillance faiblit cans un endroit ou un autre. Parfois, un train aventureux réussit à franchir les barrières de la grève et à fuir : elle organise alors la poursuite. Il détale comme un criminel, traversant les gares ténébreuses et désertes, sans que le télégraphe prévienne de son arrivée, accompagné par l'épouvante, abandonné à l'inconnu. Mais, finalement, la grève le rattrape, arrête la locomotive. oblige le mécanicien à descendre et ouvre le tuyau d'échappement.

Elle met tous les movens en œuvre : elle appelle, elle exhorte, elle conjure, elle supplie à genoux. - c'est ainsi ou'à Moscou une femme orateur s'agenouilla sur le quai de la gare de Koursk, - elle menace, elle effraie, elle lapide et enfin elle tire des coups de browning. Elle veut arriver à ses fins, coûte que coûte. L'enjeu est trop considérable : il s'agit du sang des pères, du pain des enfants, de la réputation même des forces révolutionnaires. Toute une classe lui obéit, - et si une infime portion du monde ouvrier, détournée par ceux contre lesquels la lutte est engagée, se met en travers du chemin, faut-il s'étonner que la grève, d'une rude poussée, écarte les récalcitrants.

Les perfs moteurs du pays s'insensibilisent de plus en plus. L'organisme économique s'ankylose. Smolensk, Kirsanov. Toula, Loukhoianov se plaignent de subir la grève complète. Les bataillons de garde des chemins de fer n'ont ni assez de forces, ni assez d'adresse pour agir lorsoutoute la ligne, tout le réseau se tournent contre eux. Le 10, le trafic avait cessé sur presoue toutes les lignes de Moscou, sur celle de Nicolas (Moscou-Pétersbourg) en particulier jusqu'à Tver. - et Moscou se trouvait complètement perdue dans le centre de l'immense territoire. La dernière ligne du réseau, celle de Savelovo, se mit en grève le 16.

Le 10 au soir, les cheminots en grève se réunirent dans une salle de l'université de Moscou et déciderent de continuer le mouvement jusqu'à complète satisfaction.

La grève s'était répandue du centre aux extrémités. Elle atteionait, le 8. la ligne de Riazan à l'Oural. le 9, celles de Briansk-Polessié et de Smolensk-Dankov. Le 10. celle de Koursk-Karkov-Sébastopol et celle d'Ekatérinoslav, toutes les voies du réseau de Kharkov. Les produits de consommation courante augmentaient rapidement de prix. Le 11, on se plaignait à Moscou de manquer de lait.

Dans la même journée, la grève fit de nouvelles conquêtes. Le trafic s'arrêta sur la voie de Samara-Zlatooust. Le réseau d'Orel s'immobilisa. Sur les lignes du Sud-Ouest, les stations les plus importantes chômèrent à leur tour : Kazatine, Birzoula et Odessa ; sur la voie de Karkov, ce furent Nicolaev et Krementchoug. Toutes les routes du Pollessié furent coupées. Il n'arrive dans la

Nº 30.

journée que trois trains à Saratov, et ils amenaient des délégués de la grève. Les convois de délégués, comme l'annonçait le télégraphe, étaient accueillis tout le long du parcours par des ovations.

La grève des chemins de fer s'étend inéluctablement, entraînant ligne après ligne, convoi après convoi. Le 11 octobre, le général-gouverneur de Courlande édictait d'urgence un règlement punissant de trois mois de prison l'arrêt du travail sur les voies ferrées. Ce défi reçut une réponse immédiate. Le 12, il n'y avait plus un seul train entre Moscou et Kreuzburg, toute la ligne était en grève, le train de Windau n'arrivait pas. Le 15, à Windau, l'élévateur et l'agence commerciale des chemins de feu interrompaient leur besogne.

Dans la nuit du 11 au 12, le mouvement s'arrêta sur tous les embranchements de la Vistule. Dans la matinée, aucun train ne partit de Varsovie, pour Pétersbourg. Dans la même journée, le 12, la grève enveloppa Péters bourg. L'instinct révolutionnaire lui avait indiqué la bonne tactique : elle avait d'abord soulevé toute la province, elle avait inondé le Pétersbourg des dirigeants de milliers de télégrammes d'alarme, elle avait ainsi créé « le moment psychologique ». elle avait terrorisé le pouvoir central, et ensuite elle arrivait en personne pour porte le dernier coup. Dans la matinée du 12, avec une complète unanimité, les travaux furent abandonnés sur tout le réseau de Pétersbourg. Seule, la ligne de Finlande fonctionnait encore, attendant la mobilisation révolutionnaire de ce pays : - cette voie ne devait être fermée que quatre jours plus tard. le 16. Le 13 octobre, la grève atteignit Réval, Libau, Riga et Brest. Les travaux cessent à la station de Perm. Le mouvement s'arrête sur une partie de la route de Tachkent. Le 14 se mettent en

grève le réseau de Brest, la ligne de Transcaucasie et les stations d'Askhabad et de Novaïa-Boukhara sur les lignes de l'Asie Centrale. Le même jour, la grève commençait sur la ligne de Sibérie: elle débutait par Tchita et Irkoust et, gagnant de l'Orient à l'Occident, elle arrivait, le 17 octobre, à Tchéliabinsk et Kourgane. Le 15 octobre, elle était à Bakou, le 17, à la gare d'Odessa.

CHANA OR

LOFF: EVA

A la paralysie des nerfs moteurs se joignit, pour un certain temps, celle des nerfs sensoriaux : — les communications télégraphiques furent suspendues : le 11 cctobre — à Kharkov, le 13 — à Tchéliabinsk et Ir-Loustk, le 14 — à Moscou, le 15 — à Pétersbourg.

En raison de la grève des chemins de fer, la poste refusa d'accepter la correspondance interurbaine.

On put apercevoir, sur l'ancien trakt (route nationale). des troikas à l'ancienne mode.

Non seulement toutes les routes de Russie et de Pologne, mais celles de Vladicaucase, de Transcaucasie et de Sibérie étaient barrées. Toute l'armée des cheminots était er grève : 750.000 hommes.

1

L'alarme retentit dans les bulletins de la bourse des blés, des marchandises en gros, de la boucherie, des légunes, de la poissonnerie, etc. Les prix des vivres, surtout ceux de la viande, montaient rapidement. La bourse de l'argent tremblait. La révolution avait toujours été sa mortelle ennemie. Dès qu'elles se trouvèrent face à face, la bourse perdit la tête. Elle se précipita vers le télégra-

phe, mais celui-ci gardait un silence hostile. La poste refusait également de servir. La bourse alla frapper à la porte de la Banque d'Etat, mais celle-ci ne répondait plus de l'exécution des virements. Les actions des chemins de fer et des entreprises industrielles quittèrent la place, comme une nichée d'oiseaux épouvantés, et s'envolèrent, non pour monter au ciel, mais pour tomber le plus bas possible. Dans le sombre royaume de l'agiotage, ce fut la panique, ce furent des grincements de dents. La circulation de l'argent fut gênée. Les versements n'arrivaient plus de la province dans les capitales. Les firmes qui payent comptant fermaient leurs guichets. Le nombre des effets protestés augmentait rapidement. Les signataires de billets et de chèques, les garants, les débiteurs et les endosseurs s'agitèrent, coururent à droite et à gauche, exigeant la violation des lois qui avaient été faites pour eux parce que l'ennemie, la grève, qui personnalisait la révolution, avait violé toutes les lois de l'échange et du mouvement économique.

La grève ne se borne plus aux chemins de fer. Elle tend à devenir générale.

Après avoir déchargé les locomotives et éteint les feux des gares, elle se rend, avec la foule des cheminots, dans les villes, elle arrête le tramway, elle prend à la bride le cheval du cocher et fait descendre le client, elle ferme les magasins, les restaurants, les cafés, les estaminets et s'approche hardiment des portes de la fabrique. On l'attencait. Le sifflet d'alarme retentit, le travail cesse, la foule augmente aussitôt dans la rue. Elle va plus loin et porte déjà le drapeau rouge. Il est dit sur ce drapeau qu'elle demande une Assemblée constituante et la République, qu'elle lutte pour le socialisme. Elle passe devant la rédaction d'un journal réactionnaire. Elle considère avec aversion ce foyer d'épidémie idéologique et, si elle trouve une pierre sur son chemin, elle la lance contre la fenêtre.

La presse libérale, qui s'imagine servir le peuple, envoie vers la foule une députation, promettant d'apporter « la réconciliation » en ces terribles journées et demandant pardon et merci. Cette démarche est laissée sans répoase. Dans les imprimeries, on range les casses, les compositeurs descendent dans la 1ue. Les comptoirs, les banques se ferment... La grève règne en maîtresse.

Le 10 octobre, s'ouvre la grève politique générale à Moscou, Kharkov et Réval. Le 11, - à Smolensk, Kozlov, Ekatérinoslav et Lodz. Le 12, - à Koursk, Belgorod, Samara, Saratov et Poltava. Le 13, - à Pétersbourg, Orcha, Minsk, Krémentchoug, Simféropol. Le 14, - à Gomel, Kalisz, Rostov-sur-le-Don. Tiflis, Irkoustk. Le 15, - à Vilna, Odessa, Batoum. Le 16, - à Orenbourg. Le 17, - à Derpt, Vitebsk. Tomsk. La grève s'étendit encore à Riga, Libau, Varsovie, Plotsk, Belostok, Kovno, Dvinsk, Poltava, Nikolaev, Marioupol, Kazan, Czenstochowo, Zlatooust, etc. Partout, la vie industrielle s'arrête, de même qu'en beaucoup d'endroits le mouvement commercial. Les établissements d'enseignement se ferment. A la grève du prolesariat se joignent les « unions » des intellectuels. En de nombreux cas, les jurés refusent de juger, les avocats de plaider, les médecins de traiter leurs malades. Les juges de paix ferment leurs salles d'audience.

#### V

La grève organise de grandioses meetings. L'animation intense des masses et l'affolement du pouvoir grandissent parallèlement, s'entretiennent mutuellement. Les rues et les places sont couvertes de patrouilles à pied et à cheval. Les cosaques provoquent la grève au désordre : ils se jettent sur la foule, lancent des coups de fouet, frappent du sabre, tirent sans avertissement, de leurs embuscades.

Alors la grève démontre, partout où elle le peut, qu'elle ne consiste pas simplement dans une interruption du travail pour attendre les événements, qu'elle n'est pas une passive protestation des bras croisés. Elle se défend et, de la défensive, passe à l'offensive.

Dans plusieurs villes du Midi, elle élève des barricades, fait main basse sur les magasins des armuriers, s'arme et fournit une résistance sinon victorieuse, du moins héroïque.

A Kharkov, le 10 octobre, après un meeting, la foule s'empara d'un magasin d'armes. Le 11, près de l'université, les ouvriers et les étudiants dressèrent des barricades. On coucha des poteaux télégraphiques en travers des rues ; on y ajouta des battants de fer, provenant de portes cochères, des volets, des grilles, des caisses d'emballage, des planches et des poutres, le tout relié par du fil de fer. Plusieurs barricades furent assujetties sur une base de pierre ; par-dessus les poutres, on jeta de lourdes dalles arrachées au trottoir. Vers une heure de l'aprèsmidi, grâce à cette simple mais noble architecture, oa avait élevé dix barricades. On avait également obstrué les fenêtres et les entrées de l'université. Ce rayon fut déclaré en état de siège... Les pouvoirs, en cet endroit, furent confiés à un certain général-lieutenant Maou, dont la bravoure ne faisait aucun doute. Cependant, le gouverneur chercha à parlementer. Par l'intermédiaire de la bourgeoisie libérale, on élabora les conditions d'une honorable capitulation. La milice qui fut organisée fut saluée par les applaudissements enthousiastes des citoyens. Elle rétablit l'ordre. Pétersbourg exigeait cependant que l'ordre fût écrasé par la force. La milice, à peine constituée, fut dispersée ; la ville se trouva de nouveau au pouvoir des voyous à pied et à cheval-

A Ekatérinoslav, le 11 octobre, les cosaques fusillèrent traîtreusement une foule pacifique ; aussitôt, on dressa les premières barricades. Il y en eut six. La plus grande, la mère-barricade, se trouvait sur la place de Briansk. Des véhicules, des rails, des poteaux, une multitude de menus objets, - tout ce que la révolution, suivant l'expression de Victor Hugo, peut jeter à la tête de l'ancien régime, — servit à la construction. Le squelette même de la barricade fut recouvert d'une épaisse couche de terre. Des fossés furent creusés sur les côtés et des barrières de fil de fer disposées devant eux. Dès le matin, plusieurs centaines d'hommes se trouvaient sur chaque barricade. Le premier assaut donné par les troupes fut manqué ; les soldats ne s'emparèrent du premier obstacle qu'à trois heures et demie. Au moment où ils avançaient, deux bombes furent jetées du haut des toits, coup sur coup ; il y eut des tués et des blessés parmi les soldats. Vers le soir, l'armée était maîtresse de toutes les barricades. Le 12, un calme de cimetière régna dans la ville. Les soldats nettoyaient leurs carabines et la révolution ensevelissait ses morts.

Le 16 octobre fut jour de barricades à Odessa. Dès le matin, dans les rues de la Transfiguration et de Richelieu, on renversait les wagons du tramway, on décrochait les enseignes, on coupait les arbres, on entassait les bancs. Encerclées de fils barbelés, quatre barricades condamnaient la rue dans toute sa largeur. Elles furent prises par les soldats après un combat et balayées par les garçons de cour.

Dans beaucoup d'autres villes, il y eut des échauftourées entre la foule et les troupes, on tenta de construire des barricades. Mais, dans leur ensemble, les journées d'octobre ne furent qu'une grève politique, une grande manœuvre pour la révolution, une revue simultanée de toutes les forces : ce ne fut pas une véritable insurrection.

#### VII

Et cependant, l'absolutisme céda. La terrible surexcitation qui se fit sentir dans tout le pays, l'effarement que trahissaient les rapports venus de la province et dont la profusion était écrasante par elle-même, l'incertitude absolue au sujet du lendemain, - tout cela produisit une incroyable panique dans les rangs du gouvernement. Il ne pouvait compter d'une façon absolument certaine sur l'armée : des soldats se montraient dans les meetings ; des officiers prenaient la parole pour affirmer que le tiers de l'armée était « avec le peuple ». La grève des chemins de fer créait d'ailleurs des obstacles insurmontables pou. la répression militaire. Et, enfin, il fallait songer à la bourse européenne. Celle-ci avait compris qu'elle se trouvait en face de la révolution et elle déclarait qu'elle na voulait plus la tolérer davantage. Elle exigeait de l'ordre et des garanties constitutionnelles.

Ayant ainsi perdu la tête, à bout de souffle, l'absolutisme accorda des concessions. Le manifeste du 17 octobre fut promulgué. Le comte Witte devint premier ministre et, — qu'il essaye donc de nous démentir ! — grâce à la victoire de la grève révolutionnaire, ou, plus précisément, grâce à l'insuffisance de cette victoire. Dans la nuit du 17 au 18, le peuple arpentait les rues avec des drapeaux rouges, réclamait l'amnistie, chantait « Mémoire éternelle » (le Requiem russe) aux endroits de la ville où avaient eu lieu les massacres de janvier et criait « anathème » sous les fenêtres de Pobédonostsev et du « Novoié Vrémia »... Dans la matinée du 18 eut lieu la première tuerie de l'ère coastitutionnelle.

L'ennemi n'était pas écrasé. Il avait seulement battu en retraite pour un temps, devant la manifestation soudaine d'une force imprévue. La grève d'octobre montra que la révolution pouvait désormais soulever simultanément toutes les villes de Russie. Ce pas en avant était immense, et la réaction dirigeante montra qu'elle en comprenait l'importance lorsqu'elle répondit à l'essai d'octobre par le manifeste d'une part et, de l'autre, par la convocation de tous ses cadres pour organiser la terreur noire.

134

#### VIII

Il y a dix ans (1) Plékhanov déclarait au congrès socialiste de Londres: Le mouvement révolutionnaire russes triomphera en tant que mouvement ouvrier, ou bien na triomphera pas du tout.

Le 7 janvier 1905, Struhve écrivait : « Il n'y a pas de peuple révolutionnaire en Russie ».

Le 17 octobre, le gouvernement autocratique contresigna la première victoire sérieuse de la révolution, - et cette victoire avait été remportée par le prolétariat. Plékhanov avait raison : le mouvement révolutionnaire avait triomphé en tant que mouvement ouvrier.

Il est vrai que la grève ouvrière d'octobre eut lieu non seulement avec l'aide matérielle de la bourgeoisie, mais avec son appui, en raison de la grève des professions libérales. Cela ne change pourtant rien à l'affaire. Une grève d'ingénieurs, d'avocats et de médecins ne pouvait avoir aucune importance par elle-même. Elle accrut seulement à un très modeste degré la signification politique de la grève générale des travailleurs. En revanche, elle souligne l'hégémonie indiscutable, illimitée, du prolétariat dans la lutte revolutionnaire : les professions libérales qui, après le 9 janvier, adoptèrent les devises fondamentales de la démocratie, préconisées par les ouvriers de Pétersbourg. se soumirent en octobre à la méthode de lutte qui constitue la force spécifique du prolétariat : elles déclarèrent la grève. De tous les intellectuels, le groupe le plus révolutionnaire, celui des étudiants avait introduit depuis longtemps dans les universités le procédé de lutte par la grève, emprunté aux fabriques, et cela malgré les solennelles protestations de tout le professorat libéral. L'hégémonis révolutionnaire du prolétariat s'affirma ensuite par l'extension de la grève aux tribunaux, aux pharmacies, aux administrations des zemstvos et aux Doumas municipales.

La grève d'octobre fut la démonstration de l'hégémonie prolétarienne dans la révolution bourgeoise, et, en même temps, celle de l'hégémonie de la ville sur un pays de campagnards.

Le vieux pouvoir de la terre, divinisé par l'école populiste, fut remplacé par l'autorité despotique de la ville capitaliste.

La ville s'était rendue maîtresse de la situation. Elle avait concentré des richesses immenses, elle s'était attaché la campagne par le rail ; par cette voie, elle s'était assimilé les meilleures forces d'initiative et de création dans tous les domaines de la vie ; elle avait assujetti matériellement et moralement tout le pays. C'est en vaia que la réaction cherche à évaluer l'importance proportionnelle de la population urbaine et se console en songeant que la Russie est encore une nation de paysans. Le rôle politique de la ville moderne ne peut être mesuré par le simple chiffre de ses habitants, non plus que son rôle économique. Le recul de la réaction devant la grève

(1) Bect fut on Serit on 1908.

de la ville, malgré le silence de la campagne, est la meilleure preuve que l'on puisse donner de la dictature exercés

Nº 50.

Les journées d'octobre ont montré que si, dans la révolution, l'hégémonie appartient aux villes, dans les villes elle appartient au prolétariat. Mais, en même temps, les événements ont dévoilé que la ville consciemment révolutionnaire n'avait point de politique commune avec la campagne dont l'instinct seul était déchaîné.

Les journées d'octobre ont posé en pratique et dans toute son ampleur la question : de quel côté se trouve l'armée ? Et elles ont montré que, de la solution de cette question, dépendait le sort de la liberté russe.

Les journées d'octobre de la révolution ont suscité une orgie de réaction dès la fin du mois. La force ténébreuse a profité du moment où le flot révolutionnaire redescendait pour se lancer à l'attaque avec toute la furie sanguinaire qui la caractérise. Elle a dû son succès à ce fait que la grève révolutionnaire, en lâchant le marteau, n'avait pas encore saisi le glaive. Les journées d'octobre ont prouvé à la révolution, d'une manière frappante, qu'elle avait besoin d'être armée.

Organiser la campagne et la relier à la ville ; se rattacher étroitement à l'armée; prendre les armes, telles sont les simples et considérables déductions qu'imposèrent au prolétariat la lutte et la victoire d'octobre.

Sur ces déductions se base désormais la révolution.

Dans l'étude que nous écrivîmes à l'époque du « printemps » libéral, sous le titre : « Avant le 9 janvier ». nous essayâmes d'indiquer les voies que devrait suivre plus tard le développement des forces révolutionnaires. Nous appliquions toute notre énergie à marquer l'importance d'une grève politique des masses, comme méthode indispensable de la révolution russe. Certains politiciens perspicaces, hommes respectables d'ailleurs sous tous les rapports, nous reprochaient de chercher une recette de révolution. Ces critiques nous expliquaient que la grève, moyen spécifique de lutte pour la classe prolétarienne, ne peut jouer dans les circonstances d'une révolution nationale et bourgeoise le rôle que nous prétendions lui « imposer ». Les événements qui se produisirent en dépit de bien des prévisions basées sur la routine, en dépit des théories les plus « sensées », nous épargnent la nécessité de répliquer à ces honnêtes critiques (2). La grève générale de Pétersbourg, occasion du drame du 9 janvier, éclata avant que cette étude n'eût été publiée : évidemment, notre « recette » n'était qu'un simple plagiat, un emprunt à la vérité du mouvement révolutionnaire.

En février 1905, pendant les grèves partielles et chaotiques que suscita le Dimanche Sanglant de Pétersbourg, nous écrivions :

« Après le 9 janvier, la révolution ne connaîtra plus d'arrêt. Elle ne se limite plus à un travail souterrain, caché aux yeux, pour soulever sans cesse de nouvelles couches ; elle en est venue à faire ouvertement, en toute hâte, l'appel de ses compagnies, de ses bataillons, de ses régiments et de ses corps d'armée. La force principale de cette troupe immense est constituée par le prolétariat : voilà pourquoi la révolution procède à l'appel de ses soldats par la grève.

« Les unes après les autres, les professions, les fabriques, les villes abandonnent le travail. Les cheminots sont

les initiateurs du mouvement, les voies ferrées servent de route à cette épidémie. On formule des exigences économiques qui sont presque aussitôt satisfaites, - en tout ou en partie. Mais ni le début de la grève, ni son achèvement ne dépendant dans une entière mesure des revendications présentées, ni des satisfactions qu'on y donne. Chaque grève partielle commence non parce que la lutte économique quotidienne en est arrivée à des exigences déterminées, - au contraire on fait un choix d'exigences et on les formule parce qu'on a besoin de la grève. On a besoin de se rendre compte pour soi-même, pour le prolétariat des autres lieux et enfin pour le peuple entier, des forces que l'on a accumulées, de la solidarité de la classe, de son ardeur à combattre ; on a besoin de faire une revue générale de la révolution. Les grévistes eux-mêmes, et ceux qui les soutiennent et ceux qui ressentent pour eux de la sympathie, et ceux qui les craigneat, et ceux qui ies haïssent. - tous comprennent ou sentent confusément que cette furieuse grève qui court follement de place ea place, reprend son élan et passe en tourbillon. - tous comprennent ou sentent qu'elle n'agit pas pour elle-même, qu'elle accomplit seulement la volonté de la révolution qui l'envoie ».

Nous ne nous trempions pas : sur le terrain préparé par une campagne de grèves de neuf mois, surgit la grande grève d'octobre.

Pour le libéralisme dont les idées sont organiquement superficielles, les événements de l'automne furent aussi imprévus que l'avait été le 9 janvier. Cela n'entrait pas dans le schéma historique préalable de la pensée libérale ; la grève était une intruse et les libéraux ne l'acceptèrent qu'après coup. Bien plus : si, avant la grève d'octobre, le libéralisme, appuyé sur les congrès de zemstvos, dédaigna l'idée d'une grève générale, - ce même libéralisme, représenté par son aile gauche, après le 17 octobre, ayant constaté le triomphe de la grève, s'éleva conre toute autre formule de lutte révolution-

« Cette grève pacifique. — écrivait M. Procopovitch dans le Droit (« Pravo »), — grève qui a occasionné un nombre beaucoup moins considérable de victimes que ne l'avait fait le mouvement de janvier, et qui s'est terminée par un coup d'Etat, a été une révolution, car elle a transformé radicalement le régime gouvernemental de la Russie ».

« L'histoire. — dit-il encore. — qui avait ôté au prolétariat un de ses moyens de lutte pour les droits populaires, - l'insurrection et les barricades dans la rue, - lui en donna un autre beaucoup plus puissant : la grève politique générale. » (3).

Les citations que nous venons de faire, montrent l'énorme importance que nous donnions alors à une grève politique des masses, considérée comme indispensable méthode de la révolution russe, tandis que des radicaux tels que les Prokopovitch se nourrissaient de vagues espérances fondées sur l'opposition des zemst-

(3) a Pravo », 1905, nº 41.

vos. Mais nous ne pouvons admettre en aucune facon que la grève générale ait abrogé et remplacé les anciennes méthodes révolutionnaires. Elle en a seulement modifié l'aspect et elle les a complétées. Nous ne pouvons non plus reconnaître que la grève d'octobre, quelque estime que nous en fassions, ait « radicalement transformé le régime gouvernemental de la Russie ». Au contraire, tous les événements politiques ultérieurs ne s'expliquent qu'en raison de ce fait que la grève d'octobre n'a rien changé au régime gouvernemental. Nous dirons même qu'elle n'aurait pu accomplir un coup d'Etat. En tant que grève politique, elle borna sa mission à mettre les adversaires face à face.

Sans aucun doute, la grève des chemins de fer et du télégraphe désorganisa au dernier degré le mécanisme gouvernemental. Et la désorganisation s'aggrava avec la durée de la grève. Mais, en se prolongeant, cette même grève troublait les fonctions de la vie économique et sociale et affaiblissait nécessairement les ouvriers. Et, enfin, elle devait avoir un terme. Mais. dès que la première locomotive fut sous pression, dès que le premier appareil Morse produisit son tac-tac, le pouvoir qui subsistait trouva la possibilité de remplacer tous les leviers brisés et de renouveler toutes les pièces avariées de la vieille machine gouvernementale.

Dans la lutte, il est extrêmement important d'affaiblir l'adversaire : c'est la tâche de la grève. En même temps, elle met sur pied l'armée de la révolution. Mais ni ce résultat ni l'autre ne constituent par eux-mêmes un coup d Etat.

Il faut encore arracher le pouvoir à ceux qui le détiennent et le transmettre à la révolution. Telle est la tâche essentielle. La grève générale crée les conditions nécessaires pour que ce travail soit exécuté, mais elle est. par elle-même, insuffisante pour le mener à bien.

Le vieux pouvoir gouvernemental s'appuie sur sa force matérielle, sur l'armée avant tout. Sur la route d'un véritable « coup d'Etat », autre que celui qu'on croit avoir fait sur le papier, on trouve toujours l'armée. A un certain moment de la révolution, une question se pose et domine toutes les autres : de quel côté sont les sympathies et les baionnettes des troupes? La réponse ne peut être obtenue par une enquête. On peut formuler bien des observations justes et précieuses sur la largeur et la régularité des rues modernes, sur les nouveaux modèles de fusil, etc., etc., mais toutes ces considérations techniques laissent subsister la question de la conquête révolutionnaire du pouvoir gouvernemental. L'inertie de l'armée doit être surmontée. La révolution n'arrive à ce but qu'en provoquant une collision entre l'armée et les masses populaires. La grève générale crée des co ditions tavorables pour ce choc. La méthode est brutale, mais l'histoire n'en connaît point d'autre.

<sup>« 1905 »</sup> sera prochainement édité par la librairie de



<sup>(2)</sup> Il s'agit des écrivains menchevistes t Martev, Dan, etc.

# POÈMES

Par Jean-Richard BLOCH

#### LA BALEINIÈRE

à David.

As-tu jamais vu, dans une mer trop bleue,
Une baleinière blanche s'éloigner par glissades
Appuyée sur huit longs avirons?
Et contre le bordage étoffé de toile
Aperçois-tu encore au-dessus des huit nuques
Faites d'un muscle si brun
Les saluts réguliers et brusques,
Sérieux et enfantins,
Des huit cols bleus tachés de pompons rouges?

L'étrave mordait l'eau, la nage était puissante, L'écume par rasades vernissait L'étoile de cuivre massif ; Un sillage sifflant remontait sous la barre Que serrait, à l'arrière, debout, l'officier noir et mince Sour l'or de la casquette.

Au loin l'aviso de notre enfance Berçait son fin gréement Sur sa coque de nacre blanche Et ses sabords brillants.

Un brouillard amical Couronnait sa cheminée Et montait vertical A travers la belle journée.

Alors quelque chose fleurissait sous le pont
Et restait d'abord à se balancer,
Touffe de coton blanc,
Contre le vaisseau couleur de goëland.
Un peu plus tard, le bruit du canon
Roulant jusqu'à toi sur la grève
T'enveloppait tout d'un coup comme issu de toi-même
Et faisait entrer en vibrations,
A la façon d'un gong de métal humain,
La matière tremblante de tes secrètes passions
Et ce chagrin que font,
En se posant sur ce que tu aimes,
La bouche atroce et les yeux morts de tes rêves.

La baleinière a rangé
Sous le col attentif de ses porte-manteaux;
Les matelots de coutil blanc
Ont disparu tour à tour.
Le nickel étincelant du ciel
Tourne au vieil étain,
Et l'océan trop bleu se gaufre
Imperceptiblement.

Te souvient-il d'être revenu,
Alors que tout dormait,
Rôder sur la plage et la même falaise
Au murmure rampant de la marée?
Du beau vaisseau lointain il ne subsistait plus
Que trois feux immobiles et tristes dans la nuit,
Et ce râciant bruit d'escarbilles
Que faisait un chauffeur invisible.

Et lorsque, le lendemain, la houle s'est montrée Livide et nue, Tu te demandais, suivant les basses eaux Et leurs fortes odeurs, Quelle serait la forme et la grâce du vaisseau Qui, levant son ancre, Aurait ce privilège de laisser au mouillage Son empreinte creusée...

#### PARABOLE DE LA JEUNESSE

à Pierre.

I

Compagnon de ma route, Pourquoi pressez-vous le pas ? . Compagnon de ma route, Tournez vers moi la figure.

Vous marchez d'un tel pas Sur la dune qui s'éboule, Vous en haut, moi en bas, Vous ne m'entendez donc pas?

Mes jambes sont nues et courtes, Ce sont des jambes d'enfant; Mon cœur est gros comme le monde, Gros d'orgueil et de honte.

Vous passez derrière la crête Là où le ciel dans la mer trempe ; Et moi, dans le sable et les ajoncs, Vous ne voyez pas que je m'arrête,

Compagnon de ma route, Grand frère indifférent ?

II

Je vous l'avais bien dit, mon cœur Etait comme le monde, Un cœur d'orgueil et de puissance.

Vous ne m'avez pas attendu, Nous voici coude à coude Et la mer à nos pieds couchée

Vous tournez vers moi la figure, Vous m'en voulez peut-être? Ce nuage dans vos yeux gris...?

Mais vous souriez sans mot dire Et regardez mes jambes ; Que signifie votre sourire ?

Mettez votre main sur mon cœur, Voyez, il bat à peine ; La montée pourtant était rude

Vers vous qu'à chaque pas la dune Entaillait davantage Et vers le soleil égorgé. C'est que les jambes de mon âge N'ent plus de mollets nus Et je ne suis plus un enfant.

Nº 30.

Est-ce pourquoi vous devenez Soudain si taciturne, Dites, grand frère énigmatique ?

TI

Vous n'avez pris la main dans votre gant, Votre gant brûlant comme une main de vivant. Vous presses le pas ? Je peux bien vous suivre! Mais pourquoi plus un mot, et cet air angoissé ?

Arrêtez-vous! Avez-vous entendu?
Quelqu'un pleure là-bas, on pleure dans les dunes!
Dépêchons! Il faut... Votre gant mouillé?
Compagnon, regardez-moi, que faites-vous donc?

Je ne suis qu'un enfant Ni bon ni consolant, Ma voix est maladroite. Mon épaule est étroite Et ma main n'est pas faite Pour votre grosse tête, Pour votre tête d'homme. Je ne sais comme on nomme Le mal que ie ressens. Appuyez-vous pourtant, Je suis fort, j'ai seize ans. Venez, la nuit descend. Il va faire très sombre Au milieu des décombres De notre espoir marin. Tenons-nous par la main, Nous marcherons ensemble. C'est l'heure où tout s'assemble, Où personne n'a peur. Où cesse le bonheur.

IV

Je crois que nous avons dormi Toute une longue et ténébreuse nuit. Es-tu là, compagnon de ma vie ? Je n'entends plus respirer près de moi.

Vois-tu pas sur la dune assis Quelqu'un là-bas qui m'attend et fait signe ? Matin d'argent, soleil léger, Le sable frais crie gaîment sous les pieds, La pente sera légère à monter.

Que fais-tu, paresseux, si loin derrière moi? Courage, tu t'efforces mais n'arrives pas; Je te croyais plus vigoureux; Sieds-toi sur le bord du chemin; Un autre viendra bien que nul n'appellera.

Ne lève pas sur moi ces yeux de désespoir ; De toute éternité tu devais le savoir ; A présent que mon pied imprime sur le sable Mon lourd poids d'homme, Au revoir, petit frère, compagnon d'une heure.

Retire ta main de mon bras; Vois; un sentier plus doux vers la plaine s'incline; Attends le voyageur à qui nul n'a fait signe, Il se peut qu'à loisir avec lui tu chemines; T'arrêtais-tu, hier soir, quand je courais vers toi?

Ne me rappelle pas que j'ai crié vers toi, Ne me demande plus de m'asseoir sur la dune, Mon destin me soulève et m'arrache d'ici, Le monde frise au vent comme un fleuve de soie, Je pars, ne pleure pas, pense à moi sans rancune, Car c'était une erreur, et tout est mieux ainsi.



(Dessin de Mela Muter.)

# Naissance pratique du Cinéma

Par Léon MOUSSINAC

VI. - LES « EXPLOITANTS »

Le cinéma est depuis quelques années en état permanent de crise. Cette crise qui semble avoir eu. d'abord, en Amérique, des causes purement économiques et se résoudre à une crise passagère de quantité, manifeste depuis, et a toujours manifesté chez nous, des symptômes différents et plus significatifs : crise de production sans doute, par suite d'une certaine abstention des capitalistes (conséquence des catastrophes financières provoquées par le désordre et la bêtise), mais avant tout crise de qualité.

A quelque chose malheur est bon : cette situation difficile faite à la cinématographie française par la vanité et l'absence de compréhension à tous les écheions de la hiérarchie prouve que les grandes masses se refusent à digérer les sottises de l'écran et que les salles ne vivent actuellement que d'une minorité allant encore au cinéma pour le cinéma. Les directeurs ( « exploitants ») avouent eux-mêmes la lassitude du public pour les films à épisodes, et réclament la réduction de moitié du nombre de ces épisodes. C'est que l'écran n'a plus pour la masse l'attrait de la nouveauté. La joie qu'elle prenait au seul mouvement des images, son étonnement en présence de la découverte merveilleuse se sont émoussés. Elle réclame autre chose. Elle a assez de ce démarquage de la même banalité sentimentale. Pour tout dire, elle ne marche plus. C'est que son initiation est commencée et que, sa curiosité satisfaite, elle ne trouve au cinéma, en général, aucun de ces efforts de renouvellement dans le fond et dans la forme qu'assez inconsciemment le plus souvent elle désire, mais par quoi elle pourrait être retenu. Cela, elle va le chercher ailleurs, notamment au cirque ou au music-

L'accroissement du nombre des salles n'a fait que disperser le public fidèle — je veux dire le plus malheureux ou le plus abruti. — Ces salles ne répondent pas encore à un besoin. C'est qu'il s'agit moins de dresser des écrans à tous les carrefours que d'y projeter des films, si l'on veut que la foule accoure.

Dans l'état actuel de la société, si le cinéma veut non seulement se développer, mais vivre, il n'a qu'un moyen depuis longtemps réclamé : une certaine hiérarchie des salles. Voyez-vous les théâtres de Paris organisant chaque jour un spectacle type, uniforme, composé avec des mélos formule Ambigu, une comédie de Courteline ou de Mouëzy-Eon, et une pièce d'Ibsen ou de Louis Verneuil, indifféremment ou alternativement? Chaque scène a sa clientèle. Nous souhaitons que la révolution amène dans l'esprit des masses, lentement, un rétablissement tel qu'il créera dans ces masses mêmes le désir d'une beauté égale, mais qui se manifestera néanmoins en des modes expressifs différents. Pour l'heure présente et pratiquement, je répondrai que tel se plaît à la Gaîté-Montparnasse et que c'est son droit, mais que c'est non moins le droit de tel autre de préférer le Vieux-Colombier.

Un classement des salles, même sommaire, permettraît de savoir où on en est. La rigidité des programmes n'obligerait plus le cinégraphiste à composer des films sur un métrage type exclusif. Nécessité inconcevable ? Comme si l'on imposait à Matisse de traiter une nature



(Dessin de Lhote. Butrait d'Escales. Ed. La Sirène.)

morte sur une toile, à la mesure du couronnement de David.

Diverses expériences ont d'ailleurs démontré qu'on pouvait, contrairement aux usages, obtenir plus de 500 représentations dans une même salle avec un seul film donné « en exclusivité ». Je voudrais, en tous cas, ne plus voir se répéter cette scène dont j'ai été moi-même le témoin et qui nous éclaire sur bien des choses :

Un « exploitant » vient commander ses programmes. Il s'adresse à l'employée de cette grande maison de location :

- Il me faut une comédie de 800 mètres.

- J'en ai trois, parfaites. (L'employée cite des titres.)

- Ah ! combien « font-elles » ?

- 950 mètres environ.

- C'est trop. Et les autres ?

- 650 et 700.

— Ça n'est pas assez. L'employée réfléchit.

— Attendez !... J'ai une comédie qui a été jusqu'ici très peu demandée, mais qui vous satisfera. Elle « fait » exactement 800 mètres.

— Alors, je la prends... Il me faudrait encore un drame de 1.800 mètres...

Et la conversation se poursuit de la sorte et le programme s'établit uniquement sur un métrage qu'il ne faut pas dépasser, car il représente un prix de location rigoureusement prévu et un horaire type. Que les films soient idiots ou non, c'est le moindre souci des personnages.

Ces procédés ne sont pas si exceptionnels que l'on croit. Ils devraient forcer à la réflexion les directeurs intelligents — il y en a peu — et amener la corporation à traiter moins cavalièrement des films où s'affirme parfois un réel effort d'originalité et de perfection. Mais, je l'ai dit déjà, la plupart des membres de la dite corporation sont inaptes à comprendre. Neuf fois sur dix, ni leur culture, ni leur esprit, ni leur formation ne leur donnent des droits à juger les œuvres

N- 30. CLARTE

qui leur sont soumises. Et ils sont les seuls à les connaître, car ils décident en dernier ressort. Quand ils ne comprennent pas un film, ils le sabotent : ainsi El Dorado de Marcel l'Herbier, Fièvre de Louis Delluc, et certains films suédois remarquables comme La Charrette fantôme, Le Moulin en feu, L'Epreuve du feu. Le public — car la critique (?) ne saurait le représenter n'est pas admis à assister au jugement et il est impossible à qui que ce soit d'y faire opposition.

Emile Vuillermoz a parfaitement dénoncé le scandale : « Les véritables maîtres de l'écran, ce sont les propriétaires de salles, les tenanciers des gargotes à films, les bistrots de la projection qui, d'un pouce jovial, habitué à manier le siphon d'eau de Seltz, arrosent la muraille de leur assommoir d'un jet lumineux tenant en suspension, comme des poussières dans un rais de soleil, d'innombrables stupidités. Dans ce rayon d'or on voit, en effet, danser tous les déchets, toutes les balayures de la sottise humaine...

«...C'est pour eux (les « exploitants ») que les éditeurs font d'économiques folies, que les fabricants de scénarios rivalisent de naiserie et que les petits cabots ouvrent des yeux hagards pour imiter Séverin-Mars ou tordent une bouche amère afin qu'on les prenne pour Signoret. C'est pour les amadouer qu'on choisit des adaptateurs capables de faire du Jules Mary avec du Verlaine, et c'est pour qu'ils ne se sentent pas trop dépaysés qu'on ajoute dans les sous-titres quelques fautes d'orthographe, des alexandrins de treize pieds et qu'on use d'une syntaxe bon enfant...

« Toute la disgrâce du cinéma s'explique par ce mystérieux recrutement des représentants du public On ne peut rien faire sans eux, il faut se soumettre à leur esthétique ou se démettre. Tant que la clef des milliers de cabines de projection sera dans la poche des étaliers honoraires qui sont devenus montreurs de lanterne magique, l'admirable forme d'art qu'est la cinégraphie ne pourra progresser que par surprise et en cachette. Tant que les éditeurs devront subir leur tyrannie obtuse, nous verrons grouiller, autour des appareils de prise de vues ces romanciers analphabètes, ces dramaturges illettrés, ces Baudelaires pour concierges qui croient avoir fait un « film d'art » lorsqu'ils y ont introduit un Bouddha et un brûle-parfum ; nous admirerons les inventions courtelinesques des pauvres bougres de metteurs en scène qui n'ont jamais eu l'occasion d'entrer dans un salon et qui règlent avec autorité une grande soirée mondaine en donnant aux figurants les mêmes conseils que s'ils étaient invités chez les Brossarbourg; nous verrons triompher l'ignorance, le mauvais goût, la prétention et la sottise, puisque des marchands patentés en tiennent boutique et que les producteurs ne peuvent se passer de leur clientèle rémunératrice.

J'estime, pour ma part, que les producteurs ne valent, en général, pas mieux que les exploitants. La sottise appelle la sottise. C'est un beau courant et la danse des gros sous. Car c'est là le fond de toute la question. Néanmoins, quand on reproche aux « exploitants » particulièrement, leur ignorance, ils se jugent violemment offensés

et se comparent aux directeurs de théâtre. Ces derniers sont, trop souvent, de parfaits imbéciles, mais leurs décisions ne restent jamais définitives. En admettant qu'un auteur ne parvienne à faire accepter son œuvre par aucun, il lui est encore possible d'en appeler à l'opinion en la publiant.

139

Telle est la situation du cinégraphiste — en considérant qu'il ait pu conquérir son indépendance artistique — qu'il n'a qu'à se résigner et à attendre le changement d'un état de choses aussi révoltant et aussi digne de cette agoniz d'un régime.

MEMENTO. — Les écrans vont s'enrichir bientôt des quelques stupidités qu'on nous a présentées ces jours derniers: Les deux sergents, « épisode de la grande épopés Napoléonienne », film italien digne de cette série d'images où s'allonge l'aube du petit chapeau et qu'on nous a servies à l'époque du centenaire; Vox femina, une ridicule prétention américaine à discuter de la situation faite aux femmes par les lois sociales et le mariage; Kid Roberts, gentleman du ring, une fantaisie qui plaira aux amateurs de boxe et qui est traitée dans un rythme express. Je retiens de ce dernier film des indications qui pourraient êtro utilement développées au point de vue documentaire dans la façon dont les matches — il y en a un à chaque épisode naturellement — ont été enregistrés et découpés.

J'ai vu également les Opprimés, d'Henry Roussel, ou se révèle un « métier » extrêmement habile, beaucoup de soin, mais dont le développement visuel aurait pu atteindre une singulière grandeur s'il avait considéré uniquement la révolte lyrique des Flandres contre l'impérialisme de

Philippe II.

Au point de vue cinégraphique, tous ces films ne nous ont rien appris. L'indigence est grande au cœur d'uns industrie qui fut florissante et qui s'obstine — pour sa mort — à ignorer sinon l'art, du moins la santé, l'intelligence et le goût.



S'il y avait, à la présentation du film allemand La Dubarry, quelques esprits indépendants, peu initiés aux mœurs et coutumes de la gent cinématographique, ils ont dû être édifiés. Ils ont compris, du coup, les raisons de l'indigence des écrans français en présence de ces que relles de petits boutiquiers autour de la caisse. Ignorance, grossièreté, cupidité, jalousie, envie, chauvinisme de gros sous, tout cela se manifesta depuis le discours du speaker, en passant par celui de Charles Bernard, jusqu'aux invectives des artistes (?), des metteurs en scène (?), des journalistes (?), des exploitants, des loueurs, des éditeurs.

On était venu pour voir un film et condamner une fois de plus la censure aux ordres de Léon Daudet... Mais le point de vue du spectateur, n'est-il donc pas le plus négligeable au regard des cabotins prétentieux, des metteurs er scène insuffisants, des exploitants grossiers, des loueurs et des éditeurs hypnotisés par leur propre bêtise?

Il faudra que le cinéma actuel crève en s'empoisonnant lui-même. Après, il sera peut-être possible de songer à l'art merveilleux.



#### LECTURES ET DÉBATS

## UN DOCUMENT

Par PARIJANINE

Ce chirurgien, cet explorateur, cet ethnologue, ce chef de mission, cet organisateur, - de quelle volonté d'ordre, de justice et de fraternelle justice ne le sens-je pas animé? Et cependant il connaît les hommes avant de les comprendre, il les juge avant de les aimer, il les exécute avant toute pitié. Son œuvre est toute de bonté, d'obligeance, de charité, non parce qu'il représente officiellement la Croix-Rouge Internationale en Extrême-Orient, - son titre et ses pouvoirs ne lui sont que des moyens d'action : il assène sur les caboches des instructions, des ordres, des semonces, il sème des clous sur les ronds de cuir et pratique une sorte de jiu-jitsu diplomatique. Il semble avoir choisi pour métier de forcer les méchants à se bien conduire et les imbéciles à exécuter des tours d'adresse. Il n'est pas sentimental, quoique tendre de cœur. Il nous permet avec sans-gêne de deviner ses passions, mais il en parle en expérimentateur, comme de phénomènes naturels, quotidiens, universels, - donc, selon sa philosophie particulière, dépourvus d'intérêt. Sa pudeur est plus que sévère : elle est hautainement simple. Son idéal d'égalité devant le contrat social correspond parfaitement à sa doctrine de l'inégalité originelle des facultés humaines. Il ne croit pas au bonheur, mais il croit au bien-être matériel, aux bienfaits de l'intelligence, aux plaisirs supérieurs d'une vraie et honnête civilisation. Il y a cent ans, on eût dit : c'est un démocrate, car ce mot valait cher. Aujourd'hui, le mauvais exemple nous engage à dire : c'est un esprit et un tempérament de dictateur, il est d'avis d'imposer l'ordre vraiment démocratique, il pourrait accepter cette mission et saurait s'v prendre. Il se tromperait parfois, sans doute, par excès ce logique, mais il avouerait franchement ses erreurs et les corrigerait avec impétuosité. Du reste, grand voyageur, il connaît sa place dans le monde, il lui convient de se borner à être utile selon sa profession et selon sa curiosité. Il dit tout cela, sans le dire, dans son livre : il s'exprime par observations précises, par une méthodique relation de ses actes, par un choix de photographies. Il écrit très ma!, en un français de consulat bulgare ou danois, dont l'étrangeté ou l'étrangèreté paralyse d'abord l'attention. Et ce-pendant, il a un don essentiel d'écrivain, presque d'artiste! Il séduit, il mène la pensée du lecteur, il lui ouvre les yeux, il lui montre des images vivantes, mobiles. Il est éloquent comme un grand chiffre et profond comme un écran de cinéma. Son impitoyable style est bien le seul qui traduise la rigueur de son expérience. Lui-même, physiquement, est net et clair comme un axiome : juste assez de cheveux, le front haut, les yeux droits, le nez en étrave de croiseur, la bouche mollement charnue mais grave, rasé à l'anglaise, les oreilles en pavillons qui écoutent bien. très symétrique et fort boutonné. C'est un Suisse. Je ne le connais qu'en portrait et par son ouvrage qui est le double de lui-même. Il s'appelle : Dr George Montandon.

Le livre de M. Montandon, Deux ans chez Koltchah et chez les Bolchéviks, 1919-1921 (Félix Alcan, édit.) est un des plus importants témoignages qu'on nous ant apportés sur la Russie révolutionnaire et la vie des Soviets. Il est d'usage de recommander les livres d'histoire qui nous plaisent en signalant l'impartialité des auteurs. Je n'infligerai pas au Dr Montandon cette louange hypocrite. Ce qu'on nomme impartialité n'est qu'une attitude.

Quand le chef de la Croix-Rouge internationale, lauréat de la Société de Géographie de Paris, représentant d'une société bourgeoise, lui-même grand bourgeois, (qu'il nous pardonne cette terminologie de classe 1) quand le Dr Montandon, veux-je dire, débarquait à Vladivostok, peut-être n'éprouvait-il que le désir de voir et de savoir, avec la ferme volonté de bien faire... Mais en ouvrant à l'inconnu toute son intelligence, il ne put s'empêcher, à la longue, de livrer son cœur. Il assiste aux scènes de la réaction sibérienne, il entre en relations avec les généraux, les gouverneurs, les fonctionnaires. Il constate les désordres et les crimes. Il voit enfin l'armée rouge, l'enthousiasme populaire. Il se mêle aux grandes assemblées. Il observe, note et décrit en médecin plein de sollicitude. bien qu'étranger à la cause, la naissance de la République Extrème-Orientale, première formation de la démocratie soviétiste. Aux ivrognes sanguinaires de la réaction, il compare les chefs du prolétariat, dont il ne dissimule pas d'ailleurs les travers ou les vices personnels, la rudesse administrative, les revers politiques. Mais enfin, il choisit, il a des préférences, il les avoue. Il reste fidèle en pensés à l'ordre nouveau qu'il idéalise peut-être, mais fort sincèrement, et malgré les désagréments qu'il subit. Il n'est donc pas impartial, puisqu'il oublie même de tenir compte de son intérêt. Certes, son livre fournira quelques arguments précieux à la contre-révolution. Pourtant, cette apparence d'objectivité, qui, peut-être, a illusionné l'auteur, provient d'une cause profonde : l'honnête mais intrépide Montandon a dépassé d'emblée le domaine de la discussion, de la vaine phraséologie, puis, plus vite encore, celui des faits immédiats, celui de l'empirisme. Il est arrivé, lui sagace, lui parfaitement raisonnable, à l'intuition de la Révolution, de la Grande Révolution, qui fait battre son cœur de vrai démocrate. Voilà comment son livre devient intéressant, riche d'expérience et d'espoir, vivant et vivifiant. Voilà pourquoi l'essentiel contenu de cet ouvrage, indépendamment de sa valeur documentaire, c'est l'homme dont j'ai essayé le portrait.

Pour le Dr Montandon, la Révolution, c'est la justice et c'est même l'injustice individuelle, provisoire, au nom de la justice sociale, au nom de l'humanité future. Bien des politiciens qui se disent révolutionnaires ou communistes sont incapables de renoncer pratiquement à leur « justice » personnelle pour vraiment servir la cause de la Revolution. Dans les déclarations des « socialistes » et même des « communistes » français, il y a bien peu de livres qui vaillent les réflexions du Dr Montandon sur l'égalité russe, sur la lutte de classe et la force du principe soviétiste, sur la justice prolétarienne, sur le front unique et les véritables intérêts du socialisme. « Quelles que puissent être les idées d'un socialiste sur le but et les moyens, comment se fait-il, vu l'état de crainte du bolchévisme dans lequel vit le bourgeois, comment se fait-il que le socialiste ne fasse pas semblant d'être bolchévik? » Je réponds au docteur : C'est que ce socialiste-là fait semblant d'être socialiste. Tandis que le docteur Montandon, qui, lui, ne fait semblant de rien, n'appartient déjà plus à la bourgeoisie : seul, un franc révolutionnaire était digne de nous donner cette leçon.

# ALLEMANDS TRAINS ROUGES

Par Paul VAILLANT-COUTURIER

Homme que j'ai assassiné
jesuis cesoir dans cette chambre qui fut tienne
et toi, tu es là, sur le mur
gauche et raide en ton uniforme
comme une silhouette de tir

Tu ne veux pas que je m'endorme.

On ne sait pas, ici, qui je suis mais toi, tu le sais, et tu me le dis, avec tes yeux droits de photographie qui percent les miens:

« Prends mon hospitalité, assassin, voici le lit étroit où tu es, il m'accueillait les soirs de fête et de fatigue après les airs de mandoline les oiseaux, les fleurs des collines et l'amitié de la forêt.

I'y révais d'une enfant timide avec les deux fleurs de sa lèvre humide, les fleurs de son cœur familier et les fleurs de son tablier. maintenant, je dors, dans la terre.

Voici la table et puis les livres les ouvrages et les cadeaux d'anniversaire et les petits flots de rubans où sont brodés des sentiments.

Maintenant regarde mon peuple, regarde, il est comme ma chambre, les regards sans pudeur le fouillent jusqu'au fond de ses entrailles,

et les maisons se prostituent et les filles à demi nues offrent aux passants étrangers une chair qui veut manger.

les enfants aux têtes trop lourdes, aux membres grêles et cassés, crient et frappent les seins glacés des mères sourdes...

Des usines où geint la masse monte une clameur de famine et des profondeurs de la mine jaillit une colère épaisse.

Demeure dans mon lit, vainqueur!

Sous mon tiède coussin de plume
glisse ton corps rassassié, mais que ton cœus
sonne sous moi, comme une enclume.

Eteins, si tu veux, la lumière... Je suis toujours là, dans mon cadre.

Nous qui sommes les morts sans pierre nous n'avons d'autre cimetière que nos images dans nos chambres... » Cette semaine paraît en librairie les poèmes « Trains Rouges » de notre camarade Paul Vaillant-Couturier. Nous pensons satisfaire tous nos lecteurs en leur donnant avec le bois que Lebedeff a gravé pour « Trains Rouges » un des poèmes les plus caractéristiques de ce recueil.



Bois gravé de LEBEDEFF.

### LA TRAITE DES MUSES

Avec le sieur Jean Didier, dont Bossard fait l'édition Jean Maxe (nous repasserons sur ce trottoir, la belle nous attendra), le sieur Louis Dumur, le long duquel un inoffensif Georges Pioch, récemment, faillit ... se soulager, le sieur Dumur appartient à l'équipe, vraiment trop mal rétribuée, que notre gouvernement Louis XV emploie à désembêter ses bourgeoises. A l'époque de Mme du Deffand, ces gens-là étaient mal vus dans les salons. Ils parent aujourd'hui les mondes universitaire et symboliste. Le Tiers-Etat progresse vers son avilissement final.

Le sieur Dumur (n'est-ce pas très bien de dire le sieur? c'est en langage de prétoire), le sieur Dumur publie un roman à tendances fascistes que nous ne nommerons pas. parce que l'auteur se prévaudrait de cette modeste réclame. Ce roman, peuplé de personnages grossièrement raplatis, comme Georges Pioch en personne, n'est un chefd'œuvre ni de style, ni de conception. L'auteur en convient humblement. Et, sous la rubrique de la Traite des Muses, pous n'avons pas mieux à faire que de citer la lettre que l'auteur vient d'écrire, sur ce sujet, à son « directeur » :

Une lettre de M. Louis Dumur à propos des inspecteurs de police aux armées.

a Paris, le 30 décembre 1922.

« Mon cher...

« Dans un ouvrage d'une documentation aussi complexe et souvent aussi délicate..., il est impossible qu'il ne se glisse pas des erreurs de fait ou des inexactitudes d'interprétation. Je ne demande qu'à rectifier les unes et qu'à me ranger, pour les autres, aux justes observations qui peuvent m'être faites. Je suis reconnaissant aux personnes qui veulent bien me faire part de leurs remarques à ce sujet et je tiendrai le plus grand compte, dans le volume, de leurs rectifications ou de leurs critiques, tant pour corriger les fautes matérielles que pour adopter tel ou tel point de vue qui me paraîtrait plus judicieux ou plus vraisem. blable que celui auquel je m'étais arrêté ».

A ces mots, tout le monde reconnaîtra l'artiste consciencieux et conscient de l'œuvre accomplie. Qu'en diriez-

vous, Flaubert ? Voici mieux, cependant :

« Mais je désire dès à présent signaler la modification qui sera faite, dans l'épisode des mutineries, d'un passage pouvant donner lieu à une fâcheuse interprétation, qui est loin de ma pensée. Il s'agit de quelques lignes relatives aux inspecteurs de police détachés aux armées. Leur zèle a toujours été irréprochable et leur dévouement patriotique souvent admirable, comme je l'ai d'ailleurs indiqué. Il ne saurait donc y avoir d'allusion dans ce passage qu'à certains agents provocateurs qui se trouvaient inexplicable. ment porteurs de cartes de la Sûreté générale, mais qui n'avaient évidemment rien de commun avec la police régulière de l'armée. Tout malentendu sur ce point doit être

LOUIS DUMUR. D

Par contre, il devient « inexplicable » que le sieur Dumur ne soit pas lui-même « porteur » d'une carte e de la Sûreté générale », de cette Sûreté dont il connaît si bien l'esprit, le « zèle » et le « dévouement patriotique ». Si ce document lui manque, c'est que, parfois, il est avantageux de s'en passer.

Revue Bleue. - Il existe en ce monde bleu-vert une baronne De Benoist. Cette dame découvre sous le ciel des a âmes neuves ». Ces âmes, la guerre les a faites, la bazonne nous les offre, (l'offre, dit-elle.) Citons encora :

« Commander les corvées, faire creuser la sape, présider à la relève, subir pendant des heures, inactif au fond d'un trou de terre, le pilonnement ennemi... quelle existence pour qui remuait des idées, étudiait, s'enchantait à des œuvres d'art, s'amusait à des paradoxes, aiguisait ses propos à des propos choisis !

« Jamais, peut-être, la sublime devise de l'armée : Servir, ne prit un sens plus éloquent que dans ces heures décolorées où le civilisé dut, pour se défendre, redevenir

« L'homme du peuple, au contraire, subitement débarrassé du souci de la « matérielle », assuré du pain, du gîte, - ce gîte fût-il un tertre surmonté d'une croix. plongé dans le danger, mais dans l'oisiveté, connaissail pour la première fois le loisir de l'activité cérébrale.

« Chez quelques-uns — les plus capables d'affinement - ce fut une révélation. Les livres envoyés au front, sans sélection, leur dévoilèrent des horizons. Mis parfois brusquement en face de nos chefs-d'œuvre littéraires, ils s'en assimilèrent une partie, entrevirent un ordre de concep-

tion insoupconné... »

Solution de la crise économique, solution de la crise du logement, et même et même... université populaire... douce guéguerre !... Qui n'en voudrait, du petit trou pas cher ? Qui n'a pas ses horizons ? Benoit, Bordeaux, dans les feuillées : Bordeaux, Benoit sans sélection ! Des révélations ! Pas pour tout le monde, bien sûr. Il y faut un cœur bien pur.

Ah! baronne de mon cœur, ah! ma douce baronne, qu'il nous serait doux de réprimer un peu, de lasser votre fière « activité cérébrale » ! Et nous vous dirions bien autre chose si nous n'étions, hélas ! de pauvres brutes que ia guerre a civilisées !

#### APPRENONS L'ORTHOGRAPHE

Un mal social. - Comment des millions de gens manquent leur carrière. — Le supplice des nouveaux riches. - Ridicule malgré soi. - Enfin ! la porte du salut.

Ainsi s'exprime une annonce de taille respectable parue il y a quelque temps dans le Petit Parisien.

« La porte de salut » qui met fin au « supplice des nouveaux riches », c'est naturellement le cours X qu'on reçoit discrètement à domicile contre remboursement, et qui permet, sans que personne ne s'en doute, de devenir tranquillement, commod'ment, agréablement (sic) maître accompli de la correction grammaticale et orthographique.

Sans commentaires, n'est-ce pas ?

Le triomphe de la Garçonne tourne la tête aux éditeurs et aux auteurs. Il pleut en ce mon ent des romans « audacieux et osés », sur lesquels la publicité ne tarit pas. Voici la Maison du bout du quai où, dit l'éditeur, il est question « d'une bien étrange maison où, de la base au som-« met, souffle en rafale un vent de folie galante, et « dont les locataires, dévorés de furieux appétits de plai-« sir, semblent emportés comme en un tourbillon sur un « bateau ivre, dans un océan de délices ».

Voici les Voluptés de Mauve (« Du romanesque de a la passion : une audace inouie dans la peinture des

Voici La Triple Caresse, dont le titre suffit, ce me semble, le Rituel de la Volupté, Mystérique, etc., etc. Allons, ca va.

Vie sociale et seonemique

Cos-simile d'une réduction d'affiche russe de propagande pour l'emprent intérieur.)

BYTHE COX BUTUE RAP - YAN ENA AMERICA STREET HYPERIAL VIOLENCE ON THE PARTY OF THE PARTY PRARY OINTIANT STATE OF THE PARTY - Benterlinen sack La Révolution et la Culture en Russie par LOUNATCHARSKY

Dans certains journaux de l'étranger, plus ou moins disposés à apprécier objectivement les affaires de Russie, de curieux articles ont paru, qui constatent le nivellement de notre culture. Des publicistes qui éprouvent une sympa

thie relative pour la révolution ont déclaré que, si les sommets de l'intelligence, en Russie, s'étaient abaissés, en revanche, les bas-fonds commençaient à se relever. Et nous aurions bien tort de nous plaindre de ce nivellement s'il faut entendre par là qu'aux dépens des éléments aristocratiques de la culture, nous en avons obtenu l'immense démocratisation.

D'ailleurs, c'est là un schéma très simple et qui ne semble correspondre qu'au premier abord à ce que nous voyons réellement dans notre pays. Quand on généralise à l'étranger, on a bien de la peine à se tenir au courant

de la réalité.

Il est absolument inacceptable qu'on envisage notre travail de culture en Russie comme l'application d'un principe de nivellement. Les problèmes que l'instruction publique doit résoudre en Russie sont au contraire des plus complexes : le travail doit nécessairement s'accomplir en profondeur autant qu'en largeur. Nous comprenons parfaitement qu'il nous serait impossible de donner aux écoles une bonne direction sans le concours de l'Académie des Sciences, que nous avons besoin de vastes bibliothèques pour assurer l'instruction élémentaire des adultes, etc... C'est pourquoi nous nous sommes préoccupés de conserver et d'utiliser systématiquement les valeurs de haute culture dont nous disposions dans notre pays; mais, en même temps, nous avons songé à répandre le plus possible les connaissances parmi les divers groupes, plus ou moins préparés, de la population.

On a tort de penser qu'il y ait eu chez nous un rapprochement de l'élite et des bas-fonds par abaissement de la première, comme on le prétend à l'étranger. Certes, le manque de ressources dont l'Etat a tant souffert, les dures conditions de la vie quotidienne, l'éloignement de l'Europe, toutes ces causes se sont répercutées dans une certaine mesure sur les valeurs les plus précieuses de la science et de l'art russes. Les instituts scientifiques, les écoles de beaux-arts ont manqué d'instruments, de livres, de matériel; la production s'est ralentie. Mais la cause de ces malheurs n'est pas dans les idées de la révolution. ni dans leur application. Des circonstances qui, fatale ment. devaient accompagner toute révolution, ont influé sur l'œuvre civilisatrice que nous prétendons accomplir : disons par exemple que la mortalité infantile a été très grande dans ces dernières années; remarquons que le mouvement des voies ferrées a fortement diminué. Il ne s'agit pas ici d'un sabotage révolutionnaire; nous sommes en présence de la dévastation et des calamités qu'entraîne inévitablement la guerre civile.

Si, d'autre part, nos bas-fonds se relèvent lentement, comme on le verra par cet article, ce n'est pas que les atvolutionnaires aient manqué du désir de mieux faire ou d'énergie : la pénurie économique a entravé leurs efforts.

Nous noterons ici, cependant, deux faits que l'on pourra, si l'on veut, interpréter comme un abaissement des hautes valeurs intellectuelles et dont on dira aussi, peut-

être, qu'ils dénotent un rapide relèvement des bas-fonds. Des faits de ce genre présentent un intérêt trop grand

pour qu'on néglige de les mentionner.

1) Nous conservons avec le plus grand soin les richesses des musées, les institutions scientifiques, toutes les écoles d'art; et, cependant, nous ne nous préoccupons pour le moment que des valeurs de ce genre qui peuvent rendre de sérieux, de réels services aux masses populaires. Au contraire, tout ce qui servait autrefois à satisfaire les caprices de la bourgeoisie, tout ce qui est frivole dans l'art décoratif, tout ce qui était marchandise de marché, littérature des raffinés qui, en réalité, n'ont rien à dire, tout ce qui n'était bon qu'à contenter des parasites, tout cela a disparu, s'est anéanti. Non pas que nous ayons combattu précisément ce luxe qui se distingue trop souvent par des fautes de goût; mais l'Etat n'a nullement songé à entretenir ces valeurs et, privées de tout secours, elles sont tombées tout naturellement. Elles n'avaient point de bases réelles et ceux qui les soutenaient avaient disparu.

2) D'autre part, le gouvernement des Soviets n'a pas encore réussi à combattre comme il l'aurait voulu l'ignorance des illettrés, il lui a été bien difficile d'élargir le réseau des écoles primaires. C'était pourtant là le seul moyen d'élever les masses à une véritable culture. Cependant, il a réussi à attirer aux établissements d'enseignement supérieur de jeunes intelligences, très ouvertes, venant du peuple et ce mouvement est devenu particulièrement intense dans le cours de l'année dernière. On a vu des étudiants sortir de l'obscurité d'hier, on a vu se former une nouvelle classe intellectuelle, profondé-

ment démocratique.

Je dirai maintenant, brièvement, ce qui a été fait et ce que l'on ne pouvait faire en Russie pendant ces années. Je parlerai du « recul » qui s'est fait sentir récemment sur plusieurs points du « troisième front », comme on l'appelle, c'est-à-dire de la bataille menée

pour l'instruction publique.

On sait qu'il s'agit ici d'une formule devenue populaire: le premier front était celui de la guerre; le deuxième, celui de la lutte économique. Après la famine, nous avons réussi à rétablir dans une certaine mesure l'économie agricole; la nouvelle politique économique a permis un accroissement du commerce et de la production, en encourageant l'initiative privée, et l'industrie s'est relevée dans presque tous les domaines, bien que la crise se fasse encore sentir dans les transports, dans la métallurgie et dans l'exploitation des combustibles. Le troisième front est donc celui de l'instruction publique : certes, nous as le savons que trop, l'Etat a cat pas encore

Nº 30.

assez riche pour engager de grosses ressources et d'habiles travailleurs sur ce troisième front, alors que le deuxième est encore menacé dans son industrie lourde et dans ses voies de communication.

Et cependant, voici enfin le tour de l'instruction: la pensée du pays se tourne de ce côté-là, les dirigeants

du Parti s'en préoccupent sérieusement.

Je l'ai dit, nous avons été obligés de battre en retraite sur certains points. Nous avions d'abord pris à la charge de l'Etat la totalité de l'œuvre scolaire; nous avons fait faillite. Nous avons dû constater que l'Etat, n'ayant pour ressources que l'impôt de ravitaillement et les émissions monétaires, ne pouvait assurer l'instruction publique du pays tout entier. Cela ne s'est vu, d'ailleurs, dans aucun pays du monde. D'autre part, on a reconnu qu'il était possible d'en revenir à l'ancien système des impôts. La nouvelle politique économique a ouvert d'autres perspectives: elles promet des recettes aux institutions locales, c'est-à-dire aux Soviets départementaux et cantonaux. C'est pourquoi nous avons songé immédiatement à confier à ces institutions les écoles primaires et les asiles; l'entretien du personnel enseignant est également à la charge des localités. Mais le budget de ces institutions n'est pas encore régulièrement établi, la perception des impôts est simplement en voie d'organisation. De là vient la terrible crise de ces dernières années, en ce qui concerne l'instruction des masses dans l'école et en dehors de l'école.

Cette crise, cependant, ne nous épouvante pas, car cile ne saurait durer. Nous sommes certains de remporter une prompte victoire du côté de l'industrie lourde et des transports; l'Etat emploiera aussitôt une forte partie de ses ressources à l'instruction des masses. Les finances des Soviets locaux seront bientôt établies sur des bases plus sûres. La crise ne pourra guère se prolonger plus d'une année. Elle n'en est pas moins fort pénible.

Voici ce que le pouvoir soviétiste a réalisé jusqu'à pré-

sent pour l'éducation des enfants:

1) Des principes de pédagogie communiste ont été élaborés. On les trouvera dans la « Déclaration sur l'école unique et laborieuse », dans les remarquables ouvrages de nos camarades Kroupskaïa et Blonsky, dans nos programmes du septennat scolaire et dans d'autres travaux théoriques, dans les publications périodiques, dans les instructions, circulaires, dans de riches monographies (celle, par exemple, qui concerne « l'Ecole des Vacances »), etc... La préparation théorique entreprise par le Commissariat n'est pas mauvaise jusqu'à présent et prendra de l'extension. On ne peut oublier de mentionner ici la revue éditée par la Section de Pédagogie Scientifique du Conseil Scientifique de l'Etat: cette revue s'appelle: « Vers une Ecole Nouvelle ». Nous signalerons également un projet d'enseignement socialiste esquissé avec beaucoup de talent par Kroupskaïa.

La réforme de l'école a été poussée beaucoup moins loin dans la pratique que dans la théorie. Cela tient à ce que l'école dite « laborieuse » a besoin du concours de la fabrique et de l'usine, à moins qu'elle ne soit pourvue d'ateliers pour l'enseignement professionnel. Encore une fois, la crise économique a arrêté ici notre initiative. Il existe cependant déjà un bon nombre d'écoles qui appliquent les nouvelles méthodes, dans nos capitales comme en province. Ajoutons que les écoles villageoises, et parfois urbaines, donnent un enseignement agricole, réalisé par des travaux pratiques dans les jardins, les vergers et les potagers.

Nous nous occupons de préparer un nouveau person-

nel enseignant. 150 instituts travaillent à cette œuvre importante. Citons en particulier l'Institut pédagogique de Pétrograd, l'Académie d'Education Sociale et la Maison Centrale de la Jeunesse Laborieuse à Moscou.

La réforme a été appliquée plus facilement sur certains points qui n'exigeaient pas une nouvelle installation et une nouvelle préparation du personnel. C'est ainsi que l'enseignement du catéchisme et des langues mortes a été supprimé. Le latin et le grec ne restent dans les programmes qu'à titre facultatif, et cela dans un petit nombre d'écoles du IIe degré (secondaire). Garçons et filles étudient en commun. Les écoliers participent à l'administration et au bon entretien des écoles. L'enseignement de ce que nous appelons « la grammaire politique », c'est-à-dire des éléments du programme communiste, de l'histoire de notre Révolution et de la Constitution soviétiste, n'a pu être donné partout avec le même succès, faute de professeurs.

Nos écoles-modèles approchent souvent de la perfection désirable, mais elles constituent encore des excep-

Dès les premières années de la Révolution, on s'est fortement préoccupé du développement esthétique des jeunes intelligences. Cette question avait été théoriquement étudiée avec le plus grand soin. Des résultats pratiques ont été obtenus. Nous avons par exemple organisé un Institut de gymnastique rythmique d'après le système Jacques Dalcroze, et nous pensons que l'inventeur de la méthode en serait satisfait. Une fois de plus, disonsle, le manque de ressources a interrompu pour quelque temps notre effort.

Au début de la Révolution, nous avions réalisé un superbe programme d'éducation préscolaire. Tout un réseau d'institutions avait été créé dans le pays: maisons d'enfants, « jardins » et « foyers », asiles, etc... Plus de 250.000 enfants y trouvaient place. Un personnel d'institutrices suffisamment expérimentées avait été

L'éducation préscolaire subit la crise générale. Les maisons d'enfants, qui sont d'ailleurs innombrables, et dans lesquelles on reçoit actuellement des pupilles jusqu'à l'âge de seize ans, n'ont guère en ce moment d'autre utilité que de sauver de la famine ceux qu'elles abritent. Il existe cependant un certain nombre de colonies enfantines où l'on s'occupe d'éducation proprement dite. Mais la multiplication des asiles, considérés comme de simples points de ravitaillement, est due à la catastrophe de l'année dernière. L'Etat entretient actuellement à ses frais 600.000 enfants. C'est un effort matériel trop considérable pour nous permettre d'assurer le travail proprement « spirituel » de l'éducation et de l'instruction. Néanmoins, nous tenons à conserver ce réseau d'asiles et, peu à peu, nous en ferons de véritables maisons d'édu-

Il existe deux types d'écoles en Russie : L'une donne une culture générale, elle se divise en deux degrés : école élémentaire comptant quatre classes et école du IIº degré dont les cours durent cinq ans. Ceux qui sortent de cette école peuvent entrer directement dans les établissements d'enseignement supérieur. Second type : l'école dite de sept ans. On en sort à quinze ans ; l'adolescent peut entrer alors dans des établissements d'enseignement technique. et, de là, il devient maître-ouvrier de telle ou telle sp ?cialité.

Le nombre des écoles primaires en Russie soviétiste était de 60.000 sous l'ancien régime, il s'est clevé a 70.000 au début de 1920 pour retomber à 40.000 actuellement. Voilà le résultat de la crise. Bien entendu, nous réagirons. Provisoirement, par manque de ressources, nous avons été obligés de rendre l'enseignement payant; nous avons pris soin d'exempter de cette obligation les parents indigents. De plus, nous avons autorisé l'initiative privée à fonder des écoles entretenues par des ressources privées, mais ces établissements restent bien entendu sous le contrôle rigoureux de l'Etat.

Cependant, c'est un recul, et dès que les circonstance) nous le permettront, nous reviendrons au système unique de l'école gouvernementale gratuite, fournissant à l'écolier des vêtements, des livres, lui offrant un repas à midi tout dépend maintenant de notre restauration économique.

Si l'enseignement primaire et secondaire du type général subit un temps d'arrêt, il n'en est pas de même de l'easeignement technique donné par les écoles qui se rattachent aux fabriques et aux usines : en Russie soviétiste (décompte fait de l'Ukraine et des Républiques du Caucase), 500 nouvelles écoles de ce type ont été ouvertes dans ces derniers dix-huit mois ; elles rassemblent plus de 30.000 adolescents, c'est-à-dire plus de la moitié des enfants qui travaillent actuellement dans notre industrie.

L'enseignement supérieur nous montre de meilleurs résultats. Pourquoi cela ? Parce que nous avons donné le maximum de notre effort dans ce sens : il importe, en effet, pour la restauration même de l'enseignement primaire et secondaire, qu'un personnel enseignant soit formé, que nous ayons de jeunes économistes, de jeunes administrateurs : et nous ne pouvons les demander qu'aux écoles

supérieures.

Nº 30.

Toutes les hautes écoles de l'ancienne Russie subsistent. Un grand nombre de nouvelles avaient été créées dans la première année de notre révolution, mais elles n'ont pas toutes résisté à l'épreuve. Chacune de ces écoles possède une « faculté ouvrière »: ce sont des cours préparatoires, d'une durée de deux ou trois ans, destinés aux prolétaires que recommandent les conseils d'usine ou les syndicats; l'ouvrier qui passe par cette faculté peut poursuivre ensuite ses études supérieures. Nous comptons actuellement 30.000 prolétaires étudiants. Dans le courant de cette année, 3.500 ouvriers sont sortis de nos facultés. Ils seront, l'année prochaine, 8.000 qui se présenteront à l'enseignement universitaire.

Le corps des étudiants se recrute d'ailleurs d'après le principe de classe : la priorité est donnée aux communistes, et ensuite aux personnes d'origine ouvrière ou paysanne. Grâce à cette mesure, nos universités et nos grandes écoles techniques se sont complètement transformées. Le succès a été particulièrement remarquable cette année. L'Université d'autrefois était peuplée de représentants du vieux monde intellectuel, elle professait des opinions libérales, socialistes-révolutionnaires et parfois réactionnaires. Nos Universités forment des jeunes gens qu'inspire l'enthousiasme révolutionnaire et les plus entêtés de nos vieux professeurs doivent reconnaître le zèle et l'application laborieuse de cette jeunesse.

La situation matérielle des étudiants est fort pénible ; nous songeons à y remédier, nous assurerons à nos jeunes gens le minimum de bien-être dont bénéficient déjà nos facultés ouvrières.

Ce n'est pas encore tout. Dans notre Parti Communiste, nous avons beaucoup de jeunes gens qui, fort dévoués à notre cause, ont passé par la terrible école de la guerre, mais qui manquent encore d'une instruction générale et de la connaissance des principes marxistes dont s'inspire le Parti. Nous avons créé pour eux des cercles et des écoles élémentaires marxistes. Dans chaque gouvernement (département) il existe au moins une école de ce genre ; les cours durent huit mois ou un an. Et enfin nous avons

quatre grandes Universités politiques : l'Université Sverdlov à Moscou, l'Université Zinoviev à Pétersbourg, et les deux Universités des Peuples Orientaux et Occidentaux. Celles-ci sont fréquentées par les éléments non russes de la Russie soviétiste ainsi que par de nombreux étudiants communistes qui nous viennent d'Asie.

Ce système, dans son ensemble, constitue un immense appareil de propagande dont les résultats se font sentic non seulement en Russie d'Europe, mais dans toutes les régions qui subissent notre influence.

L'Etat soviétiste connaît parfaitement l'extrême importance des cours d'adultes, surtout en un pays comme la Russie où il y a tant d'illettrés.

Nous avons d'abord entrepris de liquider cette situation d'ignorance absolue. Nous avons déclanché le mouvement en 1919. Nous avons créé 82.000 cours d'adultes dans toute l'étendue de la Russie. En un an, 2.800.000 personnes ont appris à lire et à écrire. Cependant, là encore, les ressources matérielles nous ont manqué. Nous avons dû nous adresser aux ressources locales, et notre œuvre s'en est trouvée compromise. Néanmoins, nous poursuivons notre effort, particulièrement dans l'Armée Rouge et dans les syndicats.

Nous avions créé de nombreuses bibliothèques : nous avions offert au peuple la lecture des livres confisqués chez les riches propriétaires. Cette entreprise subit un temps d'arrêt, bien que le nombre des bibliothèques et celui des lecteurs restent de beaucoup au-dessus de ce qu'ils étaient avant la guerre. Nous avons dans les villages des isbassalles de lecture. C'est la création originale du pouvoir soviétiste. On en compte des centaines de milliers. Après une crise dont nous avons déjà assez parlé, nous avons réussi à reprendre ce mouvement.

Nous avons lancé des trains de propagande. Des bateaux à vapeur ont circulé sur nos rivières, apportant aux populations les plus éloignées du centre politique, le cinématographe, le spectacle des affiches qui, souvent, sont

Nous nous sommes servis du théâtre. Sur tous nos fronts, on a vu des groupes d'acteurs qui jouaient des pièces de propagande. Des cercles d'amateurs se sont fondés. Nos dramaturges politiques ne nous ont rien donné de véritablement artistique, mais enfin des résultats intéressants ont été obtenus.

Un des côtés faibles de notre œuvre, c'est le cinéma. Nous avons édité de nombreuses chroniques révolutionnaires, nous en éditons encore ; mais nous sommes loin d'avoir fait tout ce qui pourrait se faire. Ce sera notre tâche toute prochaine de perfectionner cette œuvre.

Nos éditions d'Etat ne nous avaient donné que d'insuffisants résultats au début. Nous avions commencé par publier les classiques russes et des brochures politiques. Le manque de papier, la crise typographique avaient interrompu notre travail. Actuellement, notre activité, en ce sens, est vraiment formidable. Il suffira de dire que nous comptons publier dans les mois qui vont suivre plus de 1.500 feuilles (la feuille étant de 16 pages), que chacune de nos publications se fait à grand tirage, que nous donnons de 5 à 6.000 exemplaires pour les écrits littéraires, et de 30 à 50.000 exemplaires pour les ouvrages de vulgarisation scientifique et politique. La vente se fait dans des conditions normales et l'écoulement est assez rapide. Citons, parmi les ouvrages qui ont le plus de succès, les œuvres de Marx, de Plékhanov, de Lénine, les brochures populaires de Trotsky et de Boukharine. Il nous est encore difficile de satisfaire à toutes les deaux Etats-Unis

par W. Z. FOSTER (traduit par James W. Redmond)

Dans son N 24, Clarté a déjà publié une étude de W. Z. Foster sur le mouvement travailliste aux Etats-Unis. Au moment où le procès du militant syndicaliste va venir devant les tribunaux américains, il n'est permis à aucun d'entre nous d'ignorer le fondateur des ligues d'Education syndicaliste Le procès de Foster, qui aura là-bas un immense retentissement, est une dernière tentative pour briser l'esprit d'unité de classe renaissant des ouvriers américains.

En moins d'une année, nous avons assisté à une véritable révolution intérieure au sein du mouvement syndicaliste révolutionnaire américain. Il y a encore quelques mois, la seule tactique de cette minorité ouvrière visait à la destruction totale des vieux syndicats conservateurs, qu'elle rêvait de remplacer par des syndicats neufs idéalement construits selon un plan révolutionnaire rationel.

Ce fut cette tactique dualiste et destructrice qui prit aux Etats-Unis, avec les I. W. W., un développement inconcevable pour les révolutionnaires du vieux monde. Mais cette tactique elle-même a fait son temps : Les syndicalistes révolutionnaires sont maintenant à peu près tous convaincus de sa puérilité. C'est vers le noyautage des vieux syndicats qu'ils s'orientent définitivement à l'aide de la Ligue d'Education Syndicaliste (L. E. S.). On comprendra mieux cette tactique en se reportant au passé du Syndicalisme de gauche aux Etats-Unis.

#### LES GRANDS COMBATS DE LA CLASSE OUVRIERE **AMERICAINE JUSOU'EN 1886**

En dépit de l'étonnante maladresse du mouvement travailliste américain, les ouvriers de ce pays ont été en leur temps de rudes adversaires pour le capitalisme américain.

Cela tient, particulièrement, à ce que le capitalisme américain est non seulement le plus développé, mais aussi le plus agressif du monde entier. Aussi provoque-t-il une forte réaction de la part de la classe ouvrière. Dès les premières luttes, on put se rendre compte de l'apreté du combat. Les batailles violentes avec de longues listes de morts et de blessés sont l'accompagnement « normal » des grèves américaines. La récente grève des mineurs (batailles de Herrin, en Illinois), où des centaines d'ouvriers furent tués, n'est qu'un incident ordinaire dans notre lutte de classes. Il y a 30 ou 40 ans, les étudiants socialistes considérant le degré de tension atteint par la lutte des classes en Amérique, croyaient que ce pays serait à l'avant-garde de la Révolution sociale. Et notre mouvement travailliste venant renforcer cette espérance, était à ce moment le plus ardent du monde. Au cours des années comprises entre 1880 et 1890, les syndicats américains se plaçaient en tête du mouvement international du travail grâce à la hardiesse, sinon à la clarté intellectuelle de leur doctrine. La première grève générale d'envergure que connut le monde moderne se place aux Etats-Unis, en 1886, et c'est à partir de cette année que la classe ouvrière prit l'habitude de fêter le le' mai, jour du Travail International. En de telles circonstances, les chofs travailletes américains



avaient fait preuve de qualités réelles dans l'organisation de la lutte, laissant les plus grands espoirs pour l'avenir du mouvement ouvrier mondial.

#### LES RADICAUX BRISENT L'UNITE DU MOUVEMENT TRAVAILLISTE

Mais au cours des années suivantes, l'ardeur des travaillistes américains dans la lutte contre le capital diminuait de plus en plus, pour en arriver à ce degré de couardise que nous constatons actuellement dans le vieil American Labor, et cela malgré le tempérament combatif de l'ouvrier américain.

Les origines de la décadance de l'esprit de lutte de la classe ouvrière des Etats-Unis doivent être cherchées dans te profond changement de tactique qui se produisit entre 1870 et 1900, sous les efforts des syndicalistes radicaux.

Pendant la période d'action, la tactique des syndicats révolutionnaires était de se tenir dans les vieilles organisations et d'agir au milieu d'elles.

Mais vers les dix dernières années du dix-neuvième siècle, une nouvelle idée se fit jour dans les milieux radicaux. Elle eut pour interprête Daniel de Léon, une des plus grandes figures du mouvement travailliste américain. Son idée était que si les syndicats vraiment socialistes devaient exister, il était nécessaire qu'ils aient à leur base une philosophie et une structure révolutionnaires. Il répudia entièrement les vieux syndicats corporatifs et il en demanda la destruction. Son programme fut

CLARTE Nº 30.

agréé par les syndicalistes radicaux et pendant vingtcinq ans ils travaillerent diligen ment pour le mettre en pratique. En fait, il rallia à son programme toute la gauche du parti. Le dualisme dans les syndicats industriels devint pour les révolutionnaires américains un véritable dogme. Quiconque s'y opposait et allait jusqu'à avoir une bonne pensée à l'égard des vieux syndicats était considéré comme un renégat et un traître.

De manières différentes, la tactique des travaillistes partisans du dualisme dans le mouvement syndical, tendait à la destruction de l'esprit militant et au recul du développement du milieu ouvrier américain. En premier lieu, cette tactique fut cause d'un énorme gaspillage d'efforts qui s'éparpillèrent entièrement à la construction de

toutes sortes d'organisations éphémères.

#### L'EPARPILLEMENT DES FORCES OUVRIERES

Dès lors, l'histoire de notre mouvement syndicaliste révolutionnaire n'est plus qu'une succession de naufrages. Une poignée de militants ouvriers s'épuise à donner une vie factice à quelques douzaines de syndicats dua-

listes, sans aucun résultat tangible. Les Compagnies Socialistes, l'Alliance du Travail, les I. W. W. (Industrial Workers of the World), le Grand Syndicat, le Syndicat des Travailleurs Internationaux, etc..., sont autant d'organisations types de ces syndicats dualistes. Chacune d'entre elles a subi pour son compte une série de défaites, ainsi que les centaines de syndicats isolés dans toutes les branches de l'industrie. Une grande partie de la dernière génération considère avec juste raison que tous les syndicalistes révolutionnaires de cette sorte ont perdu leur temps à poursuivre l'arc-en-ciel de l'Utopie. Quelle dispersion d'efforts isolés, quel gaspillage incalculable d'énergie révolution-

Mais les répercussions indirectes de ce dualisme ouvrier sur le syndicalisme en lui-même furent encore plus fâcheuses, que la faillite même des diverses organisations syndicales isolées. Une telle conception devait tarir dans la masse ouvrière même tout facteur de progrès.

Le monde du travail sait maintenant que l'origine de toute vie et de tout progrès dans les syndicats dépend de l'activité d'une excessivement petite minorité dans la minorité des militants. Ces facteurs vitaux sont à la fois le cœur et l'âme de chaque mouvement. Le grand mal accompli par le dualisme dans les organisations ouvrières américaines a consisté à leur enlever le secours vital de ces militants en les rejetant au dehors et en les isolant dans les futiles syndicats industriels du domaine de l'utopie.

#### L'EXEMPLE DE LA FEDERATION DES MINEURS DE L'OUEST

Un cas type est celui de la Fédération des Mineurs de l'Ouest. Il y a vingt-cinq ans, cette Fédération était connue comme une des organisations ouvrières les plus agressives du monde entier. Des grèves retentissantes au Colorado et en bien d'autres endroits, qui furent marquées par des batailles acharnées en plein jour contre les Compagnies, l'Etat et les forces nationales armées attirèrent sur elle l'attention des ouvriers du monde entier. Ce bel esprit de classe provenait simplement de la présence à la tête de l'organisation d'une poignée de syndicalistes batailleurs, Haywood, St. John et d'autres encore, qui infusaient leur volonté propre à leurs camarades hésitants et les entraînaient au combat. Mais ces militants disparurent d'une façon étrange et inconcevable ailleurs que chez nous. Il arriva ceci: La W. F. of M. (Western Federation of Mines) fut une des organisations qui formèrent les I. W. W. (International World Workers), mais qui s'en retira après une année d'affiliation. Quand elle s'affilia aux I. W. W., elle y entra avec une rude équipe de militants, mais quand elle en sortit, elle laissait ceux-ci en arrière dans les I. W. W. où ils avaient trouvé de bonnes sinécures. Le résultat fut la disparition de l'âme même de la W. F. of M. Maintenant, réduite à presque rien, et honteuse de son passé de batailles, elle a même abandonné le nom glorieux de Fédération des Mineurs de l'Ouest pour prendre le nom d'Union Internationale des Travailleurs de la Mine. Ce fut le tribut payé par la W. F. of M. pour la perte de ses principes vitaux à travers le syndicalisme dualiste.

147

#### RESULTATS LAMENTABLES DU SYNDICALISME DUALISTE

Pendant trente ans, tout le mouvement syndicaliste a été systématiquement privé de ses éléments vitaux les meilleurs. Le désastre est énorme. Le résultat général est que l'on a abandonné à la vieille bureaucratie le contrôle incontesté des syndicats, et cette dernière agit avec eux comme il lui plaît et naturellement enraye tout progrès dans le mouvement.

Le syndicalisme dualiste, en brisant constamment toute opposition révolutionnaire, a constitué un bon

rempart à M. Gompers et à son équipe.

Il a soutiré la vie même du mouvement travailliste américain. Plus que tout autre élément, il est responsable au premier chef de la situation paradoxale de l'Amérique d'être à la fois le pays du capital-roi et du travail. esclave. Le syndicalisme dualiste aura été la malédiction et la ruine du Travail américain.

#### PREMIERES REACTIONS: LA LIGUE SYNDICALISTE DE L'AMERIQUE DU NORD

Quoique la plus grande partie de l'aile gauche du mouvement travailliste américain se fut affirmée en faveur du syndicalisme dualiste, il y eut cependant au cours des dernières années, une petite minorité pour préconiser l'action au sein des vieux syndicats comme le meilleur travail

révolutionnaire à accomplir.

Ce fut, en 1912, l'organisation de la Ligue Syndicaliste du Nord de l'Amérique. Au temps de cette organi-sation, l'influence des I. W. W. et des autres syndicats dualistes se trouvait bien affaiblie ; aussi, elle put parcourir un chemin considérable. Mais ses progrès furent définitivement entravés par le déclanchement de la grève de Lawrence et de plusieurs autres encore conduites par les I. W. W. Ces mouvements régénérèrent l'idée du syndicalisme dualiste et mirent sin pratiquement à la Ligue Syndicaliste. C'est comme porte-parole de cette ligue que Tom Mann parcourut les États-Unis incitant les syndicalistes révolutionnaires américains à reprendre leurs places dans les vieilles organisations. Mais c'était un prophète parlant à des fous. Les leçons les plus amères du syndica. lisme dualiste étaient encore à apprendre.

#### LES LIGUES D'EDUCATION SYNDICALISTE

Après la chute de cette première organisation, il fallut attendre jusqu'en 1916 une nouvelle tentative pour l'organisation de la minorité révolutionnaire dans les syndicats. Cette nouvelle organisation fut appelée la Ligue Internationale d'Education Syndicaliste. Elle eut une vie plusée

Le Paupérisme rural au Tonkin

par N'GUYEN-DOC

courte. Des groupes furent établis dans diverses industries et localités ; mais bientôt après, les Etats-Unis entrèrent dans la grande guerre et le mouvement s'arrêta. La masse des syndicalistes révolutionnaires était encore fidèle à l'histoire et à la tactique du syndicalisme dualiste américain.

Enfin, une dernière tentative pour ramener ensemble les éléments rebelles dans les vieux syndicats fut entreprise en novembre 1920 par l'organisation de la Ligue d'Education Syndicaliste. Pour commencer, cette organisation rencontra la même indifférence que ses prédécesseurs, la Ligue Syndicaliste du Nord de l'Amérique et la Ligue Internationale d'Education Syndicaliste.

#### INFLUENCE DE LA REVOLUTION RUSSE SUR LES SYNDICATS REVOLUTIONNAIRES AMERICAINS

Pendant la première année, la ligue dut se contenter de quelques groupes disséminés çà et là. Mais, un soudain revirement se fit bientôt parmi les meilleurs révolutionnaires du pays vis-à-vis du syndicalisme dualiste. L'expérience de la révolution russe tut en grande partie la cause de ce changement soudain de front. Cette résurrection s'accomplit grâce aux écrits de Lénine, Radek, Losovsky, proclamant le pouvoir énorme de l'ouvrier militant dans les masses, que ces masses soient l'armée, l'industrie, les syndicats. Brusquement, il devint évident aux révolutionnaires conscients qu'ils avaient perdu leurs efforts dans le syndicalisme dualiste en privant d'autre part les syndicats de leur vitalité. L'attitude de la III Internationale et de l'I.S.R. en face du syndicalisme dualiste stimula leur réflexion et leur entendement. Alors, la L.E.S. acquit une vitalité remarquable. Au moment où nous écrivons ces lignes, tous les syndicats révolutionnaires, excepté les vieux lutteurs I. W. W., W. I. U., etc., accourent dans cette organisation. A moins que ces signes précurseurs disparaissent, les révolutionnaires américains, extrémistes comme tout ce qui est américain, seront bientôt contre le dualisme syndicaliste d'une façon aussi absolue qu'ils furent en sa faveur il y a un an. D'une manière évidente, notre mouvement va faire une expérience concluante des vieilles tactiques de travail de nos vieux syndicats que l'on avait rejetées depuis longtemps.

#### L'ORGANISATION DE LA NOUVELLE LIGUE D'EDUCATION SYNDICALISTE

La L.E.S. (Ligue d'Education Syndicaliste) est fondée sur le principe général du noyautage par les révolutionnaires de toutes les branches de l'activité ouvrière, en partant des unions locales pour s'élever jusqu'aux fédérations nationales. Par localité, l'unité d'organisation est le Groupe Local Général. Ces groupes sont composés de membres de tous les syndicats choisis dans des districts donnés. Ils apportent le reflet, pour parler ainsi, des Conseils Centraux du Travail. Les groupes locaux sont divisés en sections industrielles, une pour chaque industrie principale comme les usines, les cheminots, les transports généraux, le bâtiment, l'imprimerie, l'habillement, etc., La section industrielle se développe dans la nation entière. Tous les éléments rebelles des divers syndicats d'une industrie donnée sont combinés dans une section nationale de cette industrie qui a un secrétaire pour s'occuper de ses affaires. L'assemblée des secrétaires de ces groupes d'éducation dans les sections d'industrie nationale constitue l'Exécutif de la Ligue d'Education Syndicaliste. Dans un avenir assez

prochain, on peut espérer que les organisations de districts telles que la Eastern, la Central, la Western et la Canadian seront organisées de façon à faciliter la coopération entre leurs militants. L'organe officiel est le Labour Herald publié à Chicago où siègent les quartiers généraux de la Ligue. La L.E.S. n'impose aucun devoir à ses membres et elle ne permet pas aux syndicats de s'affilier à elle. Ces précautions doivent la préserver du dualisme. Le groupement se développe sur la base des adhésions individuelles et volontaires. La première conférence de la ligue eut lieu à Chicago le 26-27 août 1922.

La L.E.S. organise le bloc des rouges dans les syndicats à l'aide de quelques principes révolutionnaires. L'un des plus importants est le développement du syndicalisme industriel dans la composition actuelle des syndicats. Un autre est l'abolition de la tactique politique gumpersiste « récompenser les amis du travail et punir ses ennemis » à laquelle on a substitué celle d'un parti politique guidant la classe prolétarienne et ayant un programme économique et social, basé sur l'idée de lutte des classes.

En outre, elle vise à l'affiliation de la C. G. T. américaine à l'Internationale Syndicale Rouge. Enfin, elle a pour but l'éducation des travailleurs.

La Ligue étend ses ramifications dans tous les districts et les grandes villes des Etats-Unis et du Canada. Dans chaque syndicat important de ces deux pays, les ouvriers poursuivent une campagne pour transformer l'antique mouvement syndicaliste en une organisation révolutionnaire virile. Actuellement de nouvelles adhésions lui donnent un regain d'activité. Des centaines d'unions locales, des douzaines de conseils centraux du travail et plusieurs syndicats nationaux ont été gagnés à l'idée de fondre les petits syndicats professionnels en organisations industrielles. La Ligue rencontre partout les résistances des réactionnaires. M. Gompers l'a bien souvent attaquée dans l'organe officiel de l'A.F.of.L. (la fédération américaine du travail), et, en particulier, dans les journaux capitalistes. Les présidents de beaucoup de syndicats nationaux, ensemble, et avec leurs principaux collaborateurs parcourent le pays pour attaquer la Ligue. D'autre part, les journaux puliulent de ses prétendus scandales et déforment sa tactique et ses buts. Jamais, pendant les 30 années passées, le mouvement syndicaliste aux Etats-Unis n'a été autant attaqué par les radicaux qu'il l'est en ce moment.

#### L'AVENIR DU MOUVEMENT TRAVAILLISTE AMERICAIN REGENERE PAR LA L. E. S.

L'avenir de la L.E.S. est plein de promesses. La vieille bureaucratie de la C.G.T. américaine est en pleine débâcle intellectuelle et virtuellement morte. Elle est impuissante à réaliser aucun progrès. La main sénile de Gompers finit de stériliser tout ce vieux domaine officiel. Quant à la minorité ouvrière socialiste, très forte avant la guerre, mais complètement disparue maintenant, elle a achevé de se déshonorer au Congrès de Cincinnati, en votant toutes les motions réactionnaires présentées par Gompers.

Aucune autre source de progrès dans le syndicalisme américain n'existe maintenant en dehors de la L. E. S. Elle est devenue le dernier refuge de l'esprit de classe des organisations ouvrières des Etats-Unis, la seule en laquelle elles puissent concentrer leurs forces pour lutter avec succès contre toutes les forces de la réaction. Et su; bien d'autres questions encore, elle est appelée à jouer un rôle de premier plan dans les années qui vont venir.

Dans son rapport au IV° Congrès mondial sur la question d'Orient, le camarade Van Ravensteyn a très justement rappelé que le lent asservissement de l'Empire ottoman par les nations occidentales est la meilleure illustration de cette grande thèse économique démontrée par Rosa Luxembourg: l'accumulation du capital ne peut s'accomplir sans un entourage noncapitaliste sur lequel il agit destructivement, en d'autres termes, sans une forme de production pré-capitaliste plus ancienne et qui est ainsi détruite. Nous voudrions contribuer ici par un autre exemple non moins clair — sinon aussi considérable — à mettre en évidence ce processus de destruction périphérique aui est propre à tout colonialisme. Il n'est pas inutile qu'en France on procède à de telles études concernant les colonies françaises. Choisissons l'Indo-Chine, où l'œuvre de la France est, à en croire tant de glorificateurs officiels, une réussite incomparable.

La Vie Politique

L'économie pré-coloniale, c'est-à-dire pré-capitaliste de l'Indo-Chine était essentiellement agricole. C'est donc dans la condition des masses laborieuses des campagnes, que l'on peut rechercher les effets destructeurs du capitalisme. La culture n'étant pas également développée dans toute l'Indo-Chine, choisissons une région-type : la zône deltaïque du Tonkin.

Le surpeuplement de cette zône — comme du reste du Tonkin et de plusieurs régions de l'Annam — est un lait bien connu. Si l'on consulte le dernier recensement de 1921, on note que dans certaines provinces la densité de peuplement atteint de 300 à 500 habitants au kilomètre carré. La province de Thai-binh compte même 868.000 habitants sur une superficie de 1.600 kilomètres carrés, soit 524 habitants au kilomètre carré.

Quelle est la répartition des terres dans ces communautés si denses ? Y a-t-il un système fixe d'inégalité social et quel est-il ? Dans tout village tonkinois, les propriétaires riches ou simplement aisés constituent une faible minorité aristocratique. Puis vient la grande classe des petits propriétaires, qui ne possèdent — étant donné le morcellement extrême de la terre — que des parcelles dont le produit ne suffit pas à alimenter normalement leurs familles. On sait, en effet, que la famille annamite est très nombreuse et que les familles dépassant dix enfants sont moins l'exception que la règle. On conçoit donc que les petits propriétaires subissent un état constant de pauvreté. Mais ils ne forment pas encore le dernier niveau social.

Au-dessous végète encore plus lamentablement la classe des « misérables », de tous ceux qui ne possèdent ni terre ni capital, tout au plus leur mauvaise cabane de boue et de paillotte, et qui ne peuvent vivre qu'en louant leurs bras. Or, le taux des salaires ne permet jamais à ces coolies de la terre d'obtenir de quoi subsister, eux et leur famille. Ajoutez à cela la longueur des mortes saisons et vous comprendrez pourquoi toute une partie de la population du bas-delta tonkinois ne fait qu'un repas par jour pendant plusieurs mois en attendant l'époque des moissons. De quoi même se constitue cet unique repas ? Ea bien des endroits, le riz est devenu si cher et si rare qu'il faut le réserver aux vieillards et aux enfants. On voit alors les pauvres gens se nourrir de patates et de racines mêlées à un peu de maïs ou de haricots.

Il est très difficile, faute de statistiques, d'évaluer le nombre de ces malheureux. fût-ce approximativement. Certains fonctionnaires indigènes connaissant bien leurs circonscriptions, les comptent pour le sixième de la population globale de l'Annam, soit environ un million d'âmes. D'autres vont beaucoup plus loin.

Les effets universels de l'accaparement capitaliste sur la santé des classes prolétariennes ont atteint en Indo-Chine, dans ces conditions, une violence terrible. La grande majorité des paysans annamites est dans l'impossibilité absolue d'élever et de soigner convenablement ses enfants en bas âge. Ceux-ci se trouvent avant tout mal nourris; mais, de plus, leurs parents sont obligés d'aller chaque jour travailler au loin, et doivent les confier pour la journée entière à la garde, soit de frères et sœurs aînés, soit de personnes âgées du voisinage, ce qui revient pratiquement, dans presque tous les cas, à abandonner les enfants à eux-mêmes.

En toute saison, l'enfant n'est vêtu que d'un méchant lambeau d'étoffe jamais lavé, plein de vermine. Souvent, le petit reste seul, enfermé à la maison, de peur des accidents. On peut citer des cas d'enfants en bas âge attachés durant la journée entière à l'un des piliers de la maison; d'autres, placés dans un trou creusé dans le sol, attendent ainsi le retour des parents. Nombreux sont, en effet, les enfants qui, en jouant, se noient dans les campagnes et la crainte incessante des parents se comprend, du reste, dans une région deltaïque de rizières.

Mais le paupérisme qui agit si durement sur la constitution physique des enfants continue à prélever, d'année en année, sur chaque génération qui grandit et aussitôt travaille, un déchet croissant d'inaptes. Le jeu implacable de ces facteurs de ruine physique a produit aujour-d'hui cette situation que l'Administration ignore ou veut ignorer : le trop-plein de population agricole annamite est précisément cette masse considérable de pauvres gens privés définitivement du minimum de force et de santé qui leur permettrait de travailler pour vivre.

\*\*

C'est un fait peut-être désagréable à constater ; mais c'est un fait. Tous les industriels français qui ont voulu recruter de la main-d'œuvre dans les campagnes ont été étonnés de l'importance du déchet d'invalides et de non-valeurs. Même surprise lorsque, durant la guerre, on recruta en Indo-Chine des ouvriers pour les usines françaises.

Ce fait, dès lors, ne change-t-il pas singulièrement les termes du problème de la main-d'œuvre en Indo-Chine? L'Administration a pris le parti de ne raisonner que sur les statistiques. Ces statistiques offrent à l'imagination des perspectives brillantes. Voici une population trop dense pour ses campagnes. Pourquoi ne pas lui fournir les moyens d'essaimer vers les régions encore incultes de la colonie? C'est-à-dire qu'il suffirait de percer des routes et construire des voies ferrées pour voir aussitôt la prospérité surgir en des zônes vierges et l'équilibre renaître dans les pays surpeuplés. Avec un zèle louable, on a déjà commencé d'exécuter ce proiet. Un réseau ferré est en construction, qui rejoindra le Tonkin et les terres en friche de la Cochinchine et du Laos.

Mais n'aurait-il pas mieux valu réfléchir auparavant sur ces autres pourcentages que révèlent régulièrement les essais d'embaucher sur une grande échelle : pourcentage de rachitiques, d'aveugles, de borgnes, ou d'êtres abêtis par la misère physique ? Cette comparaison des deux statistiques aurait montré que, s'il y a bien un fort excédent de population au Tonkin et en Annam, cet excédent ne peut être mis en valeur par le transfert sur des terres à défricher, des terres réclamant plus que toutes autres des hommes et des femmes sains et robustes. S'agit-il donc de

priver les régions aujourd'hui prospères de ce contingent d'ouvriers agricoles ?

En réalité, le gouvernement raisonne selon l'état de la population rurale française, qui, jadis, essaima durant de longues années des gars vigoureux. Mais cette population n'était pas alors la victime de la destruction coloniale d'une économie pré-capitaliste, par le capitalisme.

Comment se fait cette destruction? Est-ce par l'intrusion et l'accaparement universel d'une aristocratie de colons? Ce n'est pas le cas en Indo-Chine où les colons sont une infime minorité quant à la population globale. Mais là où le colon manque, l'Administration ne manque pas à prélever l'impôt.

La France a, dans son histoire, assez de siècles de misère rurale pour se rappeler que c'est par l'impôt écrasant que le paupérisme sévissait à l'état endémique dans ses campagnes, sous l'ancien régime. Ses historiens pourraient aussi lui dire que c'est par l'impôt que Rome ruina l'ancienne propriété agricole gauloise et instaura si rapidement l'hégémonie des familles de grands propriétaires

gallo-romains qui furent les meilleurs agents d' « assimilation ». Dès cette époque, le processus économique était le même qu'à présent : la Gaule manquait de monnaie pour faire face aux énormes exigences fiscales de la nouvelle métropole. Le banquier romain s'installait partout et prêtait aux familles, aux villages, puis se trouvait en quelques années suzerain d'énormes domaines.

De même en Indo-Chine, le contribuable a recours a l'usurier local (souvent un prêteur chinois). Très vite, des familles, des collectivités entières tombent ainsi dans le classe des pauvres, puis dans celle des misérables. Le couronnement du système est la Banque d'Indo-Chine Et tout ce mécanisme impôt-banquier travaille incessamment d'une part à exagérer la division sociale de la population agricole (c'est-à-dire à disloquer les cadres de l'ancienne société) et, d'autre part, à mettre l'ensemble de la population, déjà sujette politiquement, sous l'hégémonie financière d'une organisation bancaire européenne.

Est-ce précisément le but historique que se proposent les Français bien intentionnés ou indifférents qui soutiennent encore le mythe de l'expansion coloniale?

# LES INTÉRÊTS ET LA SOTTISE

OPERATION de la Ruhr se poursuit et aggrave ses conséquences. Désormais, les pires éventualités sont à prévoir. L'accord en droit des industriels français et allemands est rendu difficile par les passions chauvines que le geste d'envahissement de Poincaré a déchaînées.

Le capitalisme porte, en effet, cette destinée contradictoire qui veut que son internationalisme de classe soit contrecarré par le nationalisme qu'il développe autour de lui pour faire pression sur la masse et la domestiquer à ses desseins. Le capitalisme du Reich est en pleine propagande nationaliste. Il y a pour lui un intérêt précis à donner l'impression que l'union sacrée s'est faite derrière lui en Allemagne, malgré la propagande communiste. Ce n'est qu'en donnant cette illusion d'un bloc allemand qu'il parviendra à obtenir du Comité des Forges et du Comité des Houillères de France des conditions de capitulation acceptables pour lui. Or, il n'y réussit guère. Nos admirables camarades allemands, déjouant la combinaison, ont fait échouer malgré toutes les menaces, la grève nationaliste des mineurs. De son côté, le groupe tout puissant des industriels français qui conduit l'opération militaire, envisage au fur et à mesure que les événements se développent, une séparation de la Rhénanie d'avec le reste du Reich et la création d'un territoire autonome placé sous son hégémonie directe. A nous, en France, de faire notre devoir de classe. Il est parfaitement naturel que le tumulte des armes, utilisé d'abord comme chantage pour l'accord, fasse remonter à la surface les plans jamais abandonnés de l'annexionnisme.

C'est dans ce sens que s'oriente l'opinion publique de droite : démembrement de l'Allemagne et création d'una Rhénanie. L'Eclair, se plaçant en face des difficultés monétaires possibles, proposait nettement, il y a dix jours, la création d'une monnaie rhénane d'un thaler rhénan.

Et il ajoutait:

« Ce que nous voulons montrer par là, c'est que le jour où nous aurons établi une nouvelle monnaie, la séparation de la Rhénanie et de l'Allemagne sera consommée. Un Etat, c'est l'ensemble des territoires dans lesquels la même monnaie a cours. Contrôlant la monnaie, nous ne pour-rions pas nous désintéresser de son emploi, des dépenses

publiques, nous serions conduits à donner à la région con sidérée un budget, une fiscalité, etc... »

Depuis, l'idée a fait son chemin, et le plan d'annexion est nettement étalé un peu partout.

ONSULTEZ maintenant les cours des valeurs métallurgiques et vous verrez la fièvre qui s'empare du marché. Vous pourrez toucher là la source même des responsabilités dans les événements actuels. Vous y verrez les appétits se déchaîner. Du 13 janvier au 20 janvier, quand l'opération semblait en bonne voie, les valeurs des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est ont passé de 501 à 554. Celles de Jeumont, de 489 à 524, celles de Commentry-Fourchambault, de 1292 à 1350 et celtes des Aciéries de Longwy, de 920 à 980.

CEPENDANT, la Bourse s'inquiète, malgré « la volonté d'optimisme » dont parlait la Journée Industrielle ces jours derniers.

Le marché commercial reflète la même nervosité. En 20 jours, la plupart des denrées ont subi des renchérissements considérables.

Le blé est passé du cours de 82 francs 50 au 1<sup>er</sup> janvier à 88 francs le 20 janvier, le sucre, de 191 à 214, le coton, de 458 à 534 et la laine, de 835 à 900.

Sur le marché des changes, malgré les efforts désespérés du gouvernement pour le soutenir, le franc. dans le même temps, n'a pas cessé de faiblir. De 12, le doilar a dépassé 15,50, de 62, la livre s'est approchée de 73. C'est donc le renchérissement général du prix de la vie

qui se prépare en liaison avec la folle équipée de la Ruhr. Et Lasteyrie, devant le gouffre, s'efforce de faire passer son projet d'augmentation de 20 0/0 des impôts, source nouvelle de vie chère...

DESORMAIS, entre la France et l'Angleterre, malgré les communiqués rassurants et l'affirmation de la cordialité de M. Bonar Law, répêtée chaque jour... en France par les journaux français, c'est le conflit ouvert. La courbe a dépassé, en effet, le zéro. Le point mort a été atteint depuis un mois. Et maintenant, une nouvelle courbe s'inscrit au-dessous du zéro, — courbe qui va

cheminer par tous les degrés et l'hostilité jusqu'à la possibilité d'une conflagration nouvelle.

Nº 30.

Comme le dit très justement R. Louzon, dans le numéro du 19 janvier de la Vie Ouvrière: « Le 11 janvier, jour où les ingénieurs français sont entrés à Essen, la guerre fut virtuellement déclarée entre la France et la Grande-Bretagne ».

C'est, en effet, toute la politique du grand capitalisme anglais depuis 1900 qui est en cause, c'est son hégémoni; industrielle sur le continent qui se joue. Une France capitaliste qui veut rompre les liens de vassalité qui la rattachent aujourd'hui à l'Angleterre, devient pour le Royaume-Uni une rivale au même titre que l'Allemagne de 1914.

Le charbon de la Ruhr entre les mains des maîtres du fer de Lorraine, c'est une éventualité insupportable pour l'impérialisme britannique. C'est donc, pour l'heure choisie par l'Angleterre, la guerre.

On comprend mieux que jamais la politique française de la conférence de Washington, politique manifestement inspirée par le Comité des Forges.

Dans le monde européen où l'Allemagne n'a plus de flotte de guerre, il faut au Comité des Forges une flotte contre la métallurgie anglaise, sa rivale.

C'est pourquoi, conformément au projet de l'amiral de Bon, en face d'une Allemagne sans flotte de guerre, Briand demandait, en décembre 1921, à la conférence du désarmement, 300.000 tonnes de cuirassés et 90.000 tonnes de sous-marins, à la feinte stupeur de l'Angleterre.

En attendant cette guerre nouvelle, les fusils partent déjà dans la Ruhr et à Memel.

A Memel, territoire où la France, pour le compte des alliés, entretenait une garnison et un commissaire, on s'est battu entre soldats français et « irréguliers »

lithuaniens.

Qu'est-ce que c'est que çà, les Lithuaniens? s'est-on demandé un peu partout, devant les explications obscures du journalisme officiel.

La Lithuanie est une création de la paix, c'est l'une de ces petites nations détachées de la Russie et placées comme Etats tampons entre elle et l'Occident par le soin des nations capitalistes. C'est une principauté de Gérolstein où se donnent cours les appétits de tous les mercantis du monde et où intriguent avec passion les diplomaties rivales. Quant à Mémel, c'est un petit port allemand. Or, Mémel revendiquée par la Prusse, la Pologne et la Lithuanie, mais occupée par une garnison française, vient d'être prise par les Lithuaniens. Là, des Français ont été chargés de défendre les bons Allemands contre les méchants Lithuaniens et se sont même fait tuer dans l'affaire...

Immédiatement, comme il fallait bien mettre cela en harmonie avec les aventures de la Ruhr, les journaux français, dûment stylés, ont découvert dans l'expédition lithuanienne, la « main de l'Allemagne » et même la « main de Moscou ».

Or, les choses sont, en somme, fort simples. Ce qu'il y a au fond de cette affaire, c'est encore la rivalité des diplomaties française et anglaise, la France pontant sur la Pologne et l'Angleterre pontant sur les Etats battes.

En passant, savourez cet entrefilet paru sous la signature P. Lenglois, dans la Presse et qui donne une idée « des occupations » des commissions interalliées que nous entretenons à grands frais un peu partout dans le monde :

« La Lithuanie, depuis plus de deux ans, s'est adressée souvent aux puissances pour protester contre les agissements polonais. Les Alliés avaient à Kovno, l'an dernier. lorsque je m'y trouvais, 3 officiers les représentant. Un colonel japonais était le président de cette commission praiment extraordinaire.

Ce Japonais faisait son œuvre flegmatiquement. Ses adjoints, un colonel italien et un colonel français, s'intéressaient particulièrement aux efforts économiques des Lithuaniens. Il n'était caché pour personne que le colonel italien possédait une distillerie de vodka dans le pays! »

A l'intérieur, les appels au fascisme retentissent. Léon Daudet vient de faire assassiner à sa place l'un de ses plus courageux amis : Marius Plateau. C'est une chose assez caractéristique et significative que, durant ces dernières années, les victimes des meurtres politiques aient été, en France, des journalistes et non des hommes de gouvernement.

Est-ce à dire que les gouvernants soient considérés par les criminels politiques comme des gibiers trop bien défen-

dus. C'est peu probable.

L'expérience a montré que les obstacles n'arrêtaient pas ceux qui ont foi dans la valeur de l'acte individuel.

Mais les gouvernants sont de plus en plus considérés à leur juste valeur comme les instruments, comme les valets de la classe capitaliste au pouvoir, dont les journalistes d'extrême-gauche ou d'extrême-droite sont, soit les ennemis, soit les inspirateurs.

Et c'est sur eux que les gens tirent.

P our terminer, un rapprochement qui donne avec une cruelle netteté l'image du régime.

Dans le Matin, ont paru une photographie prise dans la Ruhr et un article payé par les grandes compagnies de chemins de fer.

La photographie représentait une ouvrière allemande cherchant dans les ordures laissées par nos troupes, des épluchures pour faire la soupe de ses enfants...

L'article, lui, vantait le nouveau train de luxe mis à la disposition des richardes et des putains pour se rendre sur la côte d'azur :

« Au maximum de sécurité, ces quarante voitures joignent également le maximum de confort et d'élégance,
chacune d'elles contient huit cabines à un lit pouvant être
réunies par deux, et quatre cabines à deux lits, toutes avec
lavabos et cabinets de toilette. Peintes extérieurement en
bleu de France, relevé de filets d'or, ces voitures ont leurparois intérieures recouvertes de boiseries en acajou et sont
décorées de magnifiques panneaux de marqueterie.
« Elles sont telles, écrit le New-York Times, qu'il n'existe
rien de comparable aux Etats-Unis. »

D ANS l'état de trouble où l'opération de la Ruhr a jeté l'opinion publique, la séance du 18 janvier. à la Chambre des députés, a revêtu une importance historique de premier plan. La tactique révolutionnaire qui consiste à déshonorer le parlementarisme, a atteint, ce jour-là, son plein rendement. Le bloc des élus communistes et socialistes s'est constitué, pour passer de l'action parlementaire à l'action directe parlementaire C'est un langage facilement compréhensible qui vaut mieux que tous les discours. Le manteau de l'hypocrisie démocratique a été percé. Une expédition punitive a été conduite contre la droite, et les policiers bénévoles ont reçu leur salaire.

On s'est cogné pour de bon et le scandale de la levée d'immunité parlementaire de Cachin sur un réquisitoire bondé de faux, a été ainsi salué comme il convenait par le Bloc ouvrier, face au Bloc bourgeois. Nous souhaitons de fréquentes démonstrations pareilles, qui finiront peut-

être par éclairer définitivement l'opinion.

## LISEZ ATTENTIVEMENT NOS LISTES DE LIVRES

La librairie « Clarté » sélectionne chaque quinzaine dans toute la production de tous les éditeurs français, les livres plus particulièrement susceptibles d'intéresser ses lecteurs. Nous prions nos amis qui désiseraient se procurer ces livres, de nous réserver leurs commandes. (Ch. post. Paris 330-80)

				_
A T.A TIPPAIDIE OF ARMS			Deviles Garages - To July 2	
A LA LIBRAIRIE CLARTE  Dernières nouveautés et réimpressions			Pauline Gonneau : Les bottes de sept- lieues. (La Sirène, édit.). Conte pour	
en librairie et tout particulièrement				
mandées à nos lecteurs.			sonnes, illustré par ML. Delorme	
DIDI IOMITMOTTE DATOM			. 1 beau vol. in-8° cour., 232 p	7
BIBLIOTHEQUE PAYOT			Jules Laforque : Berlin. — La Cour et la Ville. Œuvre entièrement inédite	
D' Maurice Boigey (médecin chef de l'Ecole d'éducation physique de Join-			de Jules Laforgue ornée de portraits	
ville) : Manuel Scientifique d'Educa-			inconnus de l'auteur Tirage limité	
tion physique	25	5	a 1985 exempl, sur verge nur fil (La	
(Un magnifique volume in-8° écu sur			Sirene, edit.)	30
papier couché avec 255 gravures, indis-			Auguste Forel : Le Monde Rocial des	~~
pensable à tous ceux qui croient à l'efficacité de la culture physique pour			fourmis (Tome III)	15
entretenir la santé. C'est le premier			térieur des nids Bétail Jardins	
manuel vraiment complet sur la ma-			terieur de nids. — Bétail. — Jardins.	
tière. (Prospectus sur demande.)			- Fourmis parasites.	
HENRI-ROBERT (ancien bâtonnier) : Les			Illustré de deux planches en couleurs hors texte et 28 figures dans le texte.	
Grands Procès de l'Histoire : Première série : Le procès de Marie			Appendice du D' E. Bugnion avec 8	
Stuart. — L'affaire Cinq-Mars. — Le			planches.	
procès Nicolas Fouquet, un profiteur			(B. G.) Fernand Myson: Les Semeurs	
du grand siècle Voltaire défenseur			a Epouvante	6
de Calas. — Le procès de Camille Des-	-	-	Roman passionnant d'un homme et d'une femme modernes transportés	
moulins	"	50	dans une époque préhistorique et avant	
Brinvilliers L'affaire du Collier.			a recommencer toute une vie primi-	
- Le procès de Charlotte Corday			tive	
Le procès de Madame Roland. — L'af-		-	Jean GIRAUDOUX : Siegfried le Limou- sin (Grand Prix Balzac)	
faire Lafarge	7	50	Emile Baumann : Joh le prédectiné	6
COLLECTION DES CAHIERS VERT	rs.		(Grand prix Balzac)	7
15° Cahier. — Pierre DRIEU LA ROCHEL-			Jeanne MAXIME-DAVID : La Victoire des	213
LE: Mesure de la France	5	D		6 7
16° Cahier. — Ramon Gomez de la Serna: Echantillons, présentés par Valéry			LES ROMANS FERENCZI	
Larbaud	6	50	Marcel BERGER : L'appel des ténèbres.	6 7
LES ROMANS FLAMMARION			Michel Provins: Au seuil de l'amour Paul Brulat: L'âme errante	6 7
	-		Lucien Descaves : Du netit monde	6 7
Hugues Lapaire: Rien que la vie Louis de Robert: Le mauvais amant	7	D	CANUDO: La Roue (roman du film d'Ahel	
Paul Reboux : Colin ou les voluptés tro-		"	Gance). 3 volumes illustrés par le	
picales	7	n	film Francis de MioMandre : Le Greluchon	2 7
(Une histoire d'amour trour à tour comique et ardente qui a pour décor			sentimental	6 7
l'île de Saint-Domingue en 1767.)			COLLECTION LITTERAIRE	-
Alfred Machard : Graines de bois de Ut	7	D	DE LA RENAISSANCE DU LIVRI	E
COLLECTION STOCK			(Romans)	
DES MAITRES MODERNES			Paul Lombard : Le cabaret de Nervoso	6 7
COLETTE : Réverie de Nouvel-An	1	D	Hubert Krains : Le nain noir	6 7
Jean Jaures : Un discours	1		Georges Delannoy : La complainte du	04/18
Rudyard Kipling : Les enfants du Zo-			***************************************	5
diaque Israel Zangwill : Flutter Duck	1	3	Les chefs-d'œuvres étrangers	
COLLECTION PLON	1	D	John Krato (Sonnets, odes, poèmes, etc.)	
D'AUTEURS ETRANGERS		61	Introduction biographique et critique de Léon Bocquet	4
Anton Pavlovitch TCHEKHOV (Nouvel-		172	Hoffmann et les conteurs allemands de	
les) : Salle 6, etc	7	D	repoque romantique (œuvres choisies	1
Anton Pavlovitch Tchekhov : Les Mou-			de Hoffmann, Tieck, Breutaud, Fou-	
Anton Popularitat The Control of the	7	D	qué, Chamisso). Introduction biogra- phique et critique. Traduction de LE.	
Anton Pavlovitch TCHEKHOV (Théâtre) : L'Oncle Vania				4
Anton Pavlovitch TCHEKHOV : La Ceri-		30	COLLECTION ARMAND COLIN	F.C.
saie, la demande en mariage	7	D	Chaque volume in-16, relié, 6 fr. ; broché,	5 P+
BIBLIOTHEQUE PLON		1	Nº 1 Rayonnement. Principes scientific	dia.
Nº 75 Gaston Cherau : La prison		7	de l'éclairage, par A. Blanc.	
ae Verre (suite de Champi-Tortu)	3	D	Nº 2 La Construction du Vaisseau	d
Nº 76 Elissa Rhais : Le Caté chan-	130	183	querre, par R. Jammy	
tant. — Kerbeb. — Noblesse Arabe	3	20	BRICARD.	
		14	Nº 4 L'Ecole classique française. (Les 1	Doc
Honoré de Balzac (Collection à 5 fr		101	trines et les Hommes, 1660-1715), par	r A
vol. in-16° double couronne). (Ha-			BAILLY.	
chette, édit.)			N° 5. — Eéléments d'Agriculture colonial Plantes à huile, par Yves Henry.	
Eugénie Grandet	5	D	Nº 6. — Télégraphie et Téléphonie sans fil,	par
Le Lys dans la Vallée La Maison du Chat qui pelote. — Le	5	11	C. GUTTON.	
Bal de Sceaux. — La Vendetta			N° 7. — Théorie cinétique des Gas, par I	Dug

BLOCH.

tive, par J. GEFFROY.

Henry Beguin,

Nº 9. - Statique et Dynamique (Tome I), par

La fausse Maîtresse ...... 5 » N° 8. — Traité pratique de Géométrie descrip-

Bal de Sceaux. — La Vendetta. —

La Femme de trente ans. — La Fem-

Le Père Goriot .....

me abandonnée ..... §

	Nº 10 Statique et Dynamique (Tome II), par
	Nº 11. — Eléments d'Electricité, par Charles
7	N° 12. — La Fonte (Elaboration et Travail), par
	le colonel Jean Roughle
	N° 13. — L'Hérédité, par Etienne Rabaud. N° 14. — Principes de l'Analyse Chimique, par
	Victor Auger. Nº 15. — Les Pyrénées, par M. Sorre.
0	N° 16 .— Chimie et Fabrication des Explosifs, par Paul Vérola.
5	Nº 17 La Révolution française (Tome I. La
	Chute de la Royauté), par A. MATHIEE. N° 18. — Les Grands Marchés des Matières
	premières, par F. Maurette. N° 19. — L'Industrie du Fer en France, par J.
	LEVAINVILLE.  N° 20. — L'Acier (Elaboration et Travail), par
	le colonel Jean ROUELLE. N° 21. — Le Droit ouvrier (Tableau de la Légis-
3 78	lation française actuelle), par Georges
	Nº 22. — Les Maladies dites vénériennes, par
	le Dr P. RAVAUT. Nº 23. — La Houille blanche, par Henri CAVAIL-
	N° 24. — Propriétés générales des Sols en Agri-
75	culture, par G. André, professeur à l'Ins-
	Nº 25 Vue générale de l'Histoire d'Afrique.
20	par G. Hardy, directeur général de l'En- seignement au Maroc.
75	POESIE
75	
75 75	
75	DOYEN (Jean) : Les chants agrestes; Le Fauconnier
75	FORT (Paul) : Ballades françaises.  I : La ronde autour du monde. Pré-
75	face de Pierre Louys ; Flammarion 7 p
75	JAMMES (Francis) : Choix de poèmes.  Avec une étude de Léon Moulin et
	une bibliographie. Portrait de l'au- teur par J. E. Blanche ; Mercure
75	de France 7 » LAFORQUE (Jules) : Œuvres de Jules
75	Laforgue, Poésies. I. Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'imita-
D	tion de Notre-Dame la Lune. II :
	Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Ap-
	pendice; Mercure de France (Bi- bliothèque choisie), chaque vol 12 »
D	bliothèque choisie), chaque vol 12 » RIMBAUD (Arthur) : Poésies ; Mercure de France 6 50
1	POLITIQUE
	Montandon (Georges) : Deux ans chez
D	Koltchak et chez les Bolchéviques ; Alcan
fr.	RATHENAU (Walter): Où va le monde? Payot 9 3
ir.	ESOTERISME
de	LANCELIN (Charles) : La vie posthume;
R.	Durville 30 p Momas (Alphonse) : Le sens de la vie;
Test.	Chez l'auteur, Neuilly
A.	morts; Henri Durville 10 »
:	QUESTIONS JURIDIQUES
ar	BUTEAU (Max) : L'avocat roi ; Renais- sance du Livre 4 3

Le Gérant : Marcel FOURRIER.

8. rue Neuve-Popincourt.

Paris (XI°)

Paisre Milaire Imprimerie « PERFECTA »

## LES LIVRES QU'IL FAUT FAIRE LIRE A VOS ENFANTS

## BIBLIOTHÈQUE DE L'ADOLESCENCE

"Les Auteurs Vivants lus par les Jeunes"

Chaque volume consacré à un auteur contemporain est composé des meilleures pages de l'Ecrivain et permet aux jeunes gens et aux jeunes filles de se faire une idée exacte de son œuvre qu'ils ne peuvent lire en entier

#### Déjà parus:

HENRI DE REGNIER	broché, 6 fr un vol. relié toile	fers spéciaux 10 fr.
ANDRÉ GIDE		10 fr.
COLETTE		
HENRY BORDEAUX.	and the same and the same of the same	10 fr.
EDGAR POE.		10 fr.
Mme DE NOAILLES.		10 fr.
RENÉ BOYLESVE		10 r.

En vente à la Librairie "CLARTÉ" et aux Éditions G. GRÈS & C10, 21, Rue Hautefeuille - PARIS

#### AUTOUR D'UNE VIE par Pierre KROPOTKINE MEMOIRES

Ce sont les confessions d'une âme merveilleuse. Rousseau, Tolstoi, Kropotkine, trois cœurs illimités, trois destinées inouïes, Kropotkine, le plus humain des trois.

2 volumes ......

LIBRAIRIE STOCK - PARIS

10 fr.

Vient de sortir de la réimpression

Misère de la Philosophie réponse à la

Philosophie de la Misère

de M. PROUDHON

KARL MARX

avec une Préface de Frédéric ENGELS

Cet ouvrage attendu est en vente à la librairie Clarté u prix de 8 rr. — Franco, par poste, 8, 80, — Chèque au prix de 8 tr. -postal, Pari 330 81.

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, delicieux et vite pré-

# Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ 23, Faubourg Saint - Honoré, PARIS

Envoi province franco contre mandat o rembour. sement, Deux tableites repas, 2 75 ta hoite de poude , 6 50 Jean HERMITTE

#### LE RÉGIME DIRECT

Préface de Georges Renard, Professeur au Collèg de France

Ce livre n'est pas un traité de sociologie ; encore moins une étude politique savante. C'est, touchant la vie des hommes en société, l'exposé d'une loi naturelle, vieille comme le monde par conséquent, mais méconnue et oubliée

En vente à Clarté : Franco...... 5 frs

#### De notre collaborateur La Décoration Théâtrale Le volume, broché... 8 fr.; relié... 12 fr. (EDITIONS RIEDER)

En vente à la Librairie CLARTÉ, 16, Rue Jacques-Callot, PARIS (6e)

- Chèque Postal PARIS 330-80 -

#### SOCIETE DU GAZ DE PARIS

MM. les Actionnaires sont informés que Conseil d'Administration, en vertu de 'Article 47 des Statuts, a décidé la mise en palement, à partir du 20 janvier courant d'un acompte représentant la moitié de la rémunération ordinaire annuelle de 6 0/0 soit Frs, 7,50 net par action. Cet acompts sera payable, contre remise du coupon n 30, aux guichets des Etablissements de cré dit ou à leurs succursales et agénces.

#### LES CONDITIONS DU NOUVEL EMPRUNT A LOTS DU CREDIT NATIONAL

Les nouveaux bons d'un nominal de 500 francs sont émis à 498 fr. 50 et rapportent un intérêt annuel de 30 francs payable par moitié les 1<sup>er</sup> février et 1<sup>er</sup> août de chaque année. Le paiement des intérêts et le rem-boursement des bons en capital, prime et lots seront effectués nets de tous impôts présents et futurs. Ils seront couverts par des crédits inscrits annuellement au bud-get de l'Etat et affectés par privilège au service dudit emprunt.

Ces bons participeront à 4 tirages annuels de lots, à partir du 2 mai 1923. Les ots seront répartis également par séries de 500 millions de francs, soit 1.200 lots pour chaque million de titres. Pour le maximum prévu de 3 milliards, il y aura donc 6 sées comprenant au total

6 lots de 500.000 francs 18 lots de 100.000 francs

18 lots de 50.000 francs 48 lots de 10.000 francs

192 lots de 5.000 francs 6.918 lots de 1.000 francs.

Soit 7.200 lots remboursés par 14 milons 58.000 francs.

Les bons non rembourses par des lots seont tous amortis au pair le 1er février 1948. Le Crédit National se réserve la faculté de rembourser les porteurs à partir du 1er fé-vrier 1933, en totalité ou en partie, par tranche de 500 millions de francs.

La souscription sera close au plus tard

Les Films MERCANTON

28. RUE DE LA MICHODIÈRE - PARIS

yous offrent

# SARATI le Terrible

d'après le roman de Jean VIGNAUD mis à l'écran par

MERCANTON & ERVIL

La Société Française des Films

"COSMOGRAPH"

7, Faubourg Montmartre - PARIS

présente

# LA POUPÉE BRISÉE

TRAGI - COMÉDIE



CONTE D'AMOUR DE TOUS LES TEMPS

- DÉLICIEUSE HISTOIRE CHINOISE -

La Société Française des Films

"PARAMOUNT"

63, Avenue des Champs-Élysées - PARIS

présente

# LES OPPRIMÉS

Le Grand Film
d'HENRY
ROUSSEL



Avec

RAQUEL

MELLER

L'exploitation des films "ECLIPSE"
50, NUE DE BONDY, 50

présente

# La Maison du Mystère

avec

Ivan MOSJOUKINE

Sélection "ALBATROS"